

RÉPUBLIQUE DU CAMEROUN

UNIVERSITÉ DE YAOUNDÉ I

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

DÉPARTEMENT DE FRANÇAIS



REPUBLIC OF CAMEROON

UNIVERSITY OF YAOUNDE I

HIGH TEACHER'S TRAINING COLLEGE

DEPARTMENT OF FRENCH

**LE MYTHE DE L'AILLEURS ET LA DÉSILLUSION
DANS LA FILLE D'EBENE D'EMMANUEL AFANE
ZE ET MARIE-FRANCE L'ORPAILLEUSE
D'ANGELINE SOLANGE BONONO**

Mémoire présenté pour évaluation partielle en vue de l'obtention du
Diplôme de Professeur de l'Enseignement Secondaire deuxième grade
(Di.P.E.S. II)

par

Michelle Alvine KOUMAYEB

Licenciée ès lettres modernes Françaises

Sous la direction de

Mme Catherine ABOUNDJA NSATA

Chargée de Cours

Année académique 2015-2016



DÉDICACE

À

mes parents : Annette KOUMOLEL et Paul Durand NDEWE.

REMERCIEMENTS

Ce travail de recherche n'aurait pu être réalisé sans l'appui bienveillant de :

- mon Directeur de recherche, Mme Catherine AWOUNDJANSATA qui, malgré ses multiples occupations, a accepté de le diriger sans hésitation aucune. Nous lui disons toute notre reconnaissance pour tous les conseils prodigués ;
- tous les enseignants de l'École normale supérieure et particulièrement ceux du département de français, ils ont accompli un travail considérable dans le cadre de ma formation ;
- tous mes frères Samuel NONGOWE, Démosthène NYEMBI, Didier SISSIN ainsi que mes sœurs Marie sylvie KOUSSEY, Jacqueline DJONGO, Brigitte BABITH, Blandine KOUGNOL et Téclaire KOUMASSAMB pour leur assistance matérielle et morale ;
- madame Emmanuelle Antoinette NONGOWE née TASS BIETEKE, pour sa disponibilité et l'intérêt accordé à ce travail ;
- mes camarades avec qui nous avons souvent eu des échanges, dans le but de nous soutenir mutuellement ;
- tous ceux qui, de près ou de loin, d'une façon ou d'une autre, ont contribué à la réalisation de ce mémoire, nous leurs témoignons notre gratitude.

RÉSUMÉ

La présente étude porte sur : Le Mythe de l'ailleurs et la désillusion dans *Marie-France L'orpailleuse* d'Angeline Solange Bonono et *La Fille d'Ebène* d'Emmanuel AfaneZe. Pour le choisir, nous sommes parti du constat selon lequel plusieurs personnes croient trouver le bonheur tant recherché dans leurs lieux d'origine ailleurs. Or, ce lieu convoité est très souvent inconnu. L'objectif de ce travail est de montrer qu'au-delà de ces illusions, des conséquences néfastes, voir irréparables existent. Pour la conduite de ce travail, nous avons utilisé la sémiotique du personnage selon Philippe Hamon dans le texte. A partir des personnages féminins du corpus, nous avons pu déceler les motivations de la recherche effrénée du bonheur de ces derniers et les conséquences auxquelles elles font face sur la terre d'accueil.

Mots clés : mythe, ailleurs, désillusion, idéal, bien-être, recherche

ABSTRACT

Our study focused on: The Myth of elsewhere and disillusion in “*Marie-France L'orpailleuse*” of Angeline Solange Bonono and “*La Fille d'Ebène*” of Emmanuel Afane ZE. To choose it, we left the report according to which many people believe to find the so much searched happiness in the places of origin, elsewhere. Let us note on the way that, this elsewhere is for most of the time unknown. The objective of this work was to show that far beyond these illusions, there exist fatal consequences, which are very often irrevocable. To carry out our work as well, we have used the semiotics of the characters according to Philippe HAMON from the female characters in our novels, we could loosen the motivations of the unseizable research of happiness of these individuals and the consequences they faced.

Key words: myth, elsewhere, disillusion, ideal, well-being, research.



INTRODUCTION GÉNÉRALE

Le Mythe de l'ailleurs et la Désillusion dans *La fille d'Ebène* d'Emmanuel Afane Ze et *Marie-France l'orpailleuse* d'Angeline Solange Bonono met en relief deux situations qui semblent similaires malgré la différence d'âge et le statut social des héroïnes. Les notions de « mythe de l'ailleurs » et de « désillusion » renvoient à plusieurs acceptions, il convient de les définir afin de mieux clarifier le sujet : le terme « mythe » peut être appréhendé de plusieurs manières. Selon le dictionnaire Larousse grand format, il a trois définitions : il est d'abord un récit populaire ou littéraire mettant en scène des êtres surhumains et des actions imaginaires, dans lequel sont transposés des événements historiques, réels ou souhaités, ou dans lequel se projettent certains complexes individuels ou certaines structures sous-jacentes des rapports familiaux et sociaux ; ensuite, il est une construction de l'esprit qui ne repose pas sur un fond de réalité ; enfin ce mot renvoie à une représentation symbolique qui influence la vie sociale. Étymologiquement, le mythe vient du grec *muthos* qui veut dire parole puis « récits transmis ». Gilbert Durand, fondateur de la mythocritique parle d'« *un système dynamique de symboles d'archétypes et des schèmes* » qui tend à se constituer en un récit. Quant à l'ethnologue français Claude Lévi-Strauss dans *Anthropologie Structurale*, (1958) explique que les événements rapportés par le mythe sont éloignés dans le temps, situés dans un moment avant l'histoire, c'est-à-dire « *avant la création du monde* » ou « *pendant les premiers âges* ».

Dans le même ordre d'idées, le mythe peut être perçu comme un récit d'origine religieuse, qui raconte des événements antérieurs ou les hauts faits des héros ayant marqué l'histoire de l'humanité. Comme récit d'une création, le mythe relate une histoire sacrée qui a été l'objet d'une croyance religieuse en ce sens que les personnages mis en scène tels que les hommes et les dieux, possèdent une aura sacrée et sont l'objet d'un culte. Mircea Eliade dans *Aspect du mythe* (1988) pense à cet effet que « *Le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des commencements* ». Par ailleurs, l'auteur pense que le mythe constitue « *les modèles exemplaires de toutes les actions humaines significatives* » car il constitue le lieu Théâtral Où Se Jouent Les Conflits Intérieurs Et Extérieurs Livrés Par L'homme. Selon Roger Caillois, fondateur du collège de sociologie, cette dimension religieuse du mythe explique sans doute la « *puissance d'investissement de la sensibilité* » du lecteur ou de l'auditeur. Par sa manière de dramatiser les événements, par sa coloration affective, par son propre dynamisme, le mythe exerce une fascination sur ceux qui l'entendent. En outre, le mythe est un récit imaginaire ayant une portée historique dans le temps et dans l'espace car le discours mythique, forgé par

l'imagination, transmet un message. Il propose une explication à des phénomènes connus, répond à la question des origines (la création du monde, la naissance de l'humanité, la fondation d'une cité, l'établissement d'un pouvoir). André Jolles peut donc dire à cet effet dans *Formes simples* (1972) que « le mythe est un lieu où l'objet se crée à partir d'une question et de sa réponse, le mythe est le lieu où, à partir de sa nature profonde, un objet devient création » et s'interroge sur la place de l'homme sur le plan social, politique et religieux. Malgré les nombreuses acceptions du mot « mythe » données par le dictionnaire, les psychanalystes, les anthropologues, ou encore les historiens de religions, tous s'accordent pour voir dans le mythe non seulement un récit fabuleux, mais également une histoire symbolique, simple et frappante. Dès lors, pour le commun des mortels, le mythe dans son ensemble représente un récit, mais dans le cadre de notre travail, le mythe renvoie à l'imaginaire que l'homme conçoit dans sa psychologie pour satisfaire ses envies et désirs convoités.

Quant à l'ailleurs, il peut s'appréhender de plusieurs manières. Il peut être physique ou psychologique. Physiquement, il est représenté par un espace donné qui peut être grand ou petit et peut prendre les proportions d'un pays ou d'une ville. L'ailleurs peut également être ce côté convoité, autre que celui dans lequel on se trouve. Psychologiquement, il est la représentation qu'un individu se fait d'une personne, d'un pays, d'une ville, une manière de percevoir un monde désiré. L'ailleurs, dans le cadre de notre travail représente l'Eldorado recherché par les héroïnes afin d'entrer en possession de l'or ou de l'objet tant désiré. C'est le lieu par excellence où se manifestent leurs désirs, leurs rêves et leurs fantasmes, mieux c'est le paradis à l'échelle terrestre. Le mythe considéré comme une conception psychologique du personnage féminin dans notre corpus, explore le monde dans lequel vit ce personnage et les représentations qu'il se fait de l'ailleurs. Cette manière de percevoir les choses par les héroïnes pourrait entraîner la construction d'un monde d'illusions. Très souvent, le lieu, le cadre de vie, et parfois l'accueil, sont idéalisés par les personnes en quête du bonheur. Ces dernières, contre toute attente, s'engagent dans un voyage psychologique qui les transporte dans un monde différent de celui des autres. Lorsqu'on parcourt l'œuvre *La fille d'Ebène* d'Emmanuel AFANE ZE, on constate que l'entrée dans l'adolescence de l'héroïne Ngondélé, se manifeste par l'amour qu'elle voue au jeune élève âgé de 20 ans, AKOKO, cousin d'Ayi, belle-sœur de Ngondélé. Âgée de 16 ans et n'ayant pas eu son B.E.P.C au bout de trois ans, Ngondélé reste auprès de sa mère, effectuant les travaux ménagers dans l'attente d'un éventuel époux car elle ne veut plus rentrer à l'école. Dès lors, face à la pulsion amoureuse

qui l'anime, elle veut s'évader avec son prince charmant pour vivre pleinement son bonheur. A la lecture de *Marie-France l'orpailleuse* (2012), on se rend compte que contrairement à Ngondélé, Marie-France, l'héroïne, a poursuivi ses études jusqu'en licence. A 29 ans, elle est ambitieuse et déterminée parce qu'elle n'est pas satisfaite de sa vie constituée de famine, de misère et d'ennui. Avec un salaire minable en tant qu'agent de l'État, elle conçoit le rêve de s'exiler en France afin de changer le cours de l'existence de sa famille. Les héroïnes des deux œuvres veulent s'en aller parce qu'elles sont confrontées à une situation de manque d'ordre sentimental et financier. Elles emportent avec elles une image qui les déplaît et pensent qu'un ailleurs pourrait combler ce vide.

De ce fait, le mythe de l'ailleurs et la désillusion sont intimement liés car nous avons une relation de cause à effet. Le premier terme représente la cause du départ tandis que le second est l'effet ou encore la conséquence de ce départ. Malheureusement, les différents endroits tant convoités semblent décevoir les héroïnes. La désillusion est dès lors une perte d'illusion, un désappointement, est perceptible le plus souvent lorsqu'on réalise qu'on s'est trompé ou qu'on a opéré un mauvais choix. En effet, elles sont animées par le désir de quitter leur milieu d'origine pour un autre afin d'atteindre non seulement une certaine stabilité amoureuse et matérielle, mais également pour vivre pleinement le bonheur. Malgré les efforts titanesques, ces personnages féminins seront désagréablement surpris par la réalité qui s'avère totalement différente de ce qu'elles s'imaginaient. A cet effet, nous pouvons relever que les auteurs de *Marie-France l'orpailleuse* et de *La Fille d'Ebène* inscrivent ces personnages dans leurs créations pour éveiller non seulement les consciences, mais aussi pour sonner l'alarme, face au mirage en vue. De même, ils sensibilisent les générations futures sur les dangers qui se présentent à tous ceux qui se lancent dans une aventure vers un milieu inconnu. Si les personnages féminins sont à la quête du bonheur et de l'idéal à cause de leur misère matérielle et sentimentale, cette recherche du bien-être va s'effectuer non sans difficultés.

La quête du bien-être étant la motivation principale des êtres humains, l'analyse du mythe de l'ailleurs et la désillusion dans *Marie-France l'orpailleuse* et *La Fille d'Ebène* occupe une place prépondérante, non seulement parce que ces œuvres soulèvent un problème d'actualité ; celui du déplacement des Hommes vers d'autres cieux, mais aussi parce qu'elles proposent une étude à travers l'emploi abondant des signes porteurs de sens.

De plus, notre choix est également dicté par la présence des procédés techniques d'Emmanuel AFANE ZE et d'Angeline Solange BONONO, qui permettront de faire comprendre et d'assurer aux lecteurs en général et particulièrement aux élèves, une lecture et une analyse susceptibles d'affiner leurs recherches sur l'étude des techniques narratives, à travers la sémiotique du personnage, sa psychologie, dans une œuvre romanesque. La raison de notre choix est que, nous voulons à travers des procédés techniques d'Emmanuel Afane Ze et Angeline Solange Bonono, faire comprendre et assurer au lecteur en général et plus particulièrement aux élèves une lecture et une analyse qui leur permettront de mener à bien leurs recherches sur l'étude des techniques narratives, à travers la sémiotique du personnage, sa psychologie dans une œuvre romanesque.

Il est nécessaire de souligner également qu'un élève ne saurait analyser ni comprendre un roman s'il ne possède ou ne dispose au préalable pas la culture ou les compétences nécessaires à la compréhension du fonctionnement des mécanismes narratifs. Il doit connaître la nationalité, l'ethnie de l'auteur, et s'assurer du genre de texte qu'il a en face de lui pour assurer son analyse. L'étude des figures de styles, des temps verbaux, et même des personnages permet à l'élève de mieux aborder ses exercices de lectures méthodiques préparant le commentaire composé, exercice nécessitant l'actualisation des savoirs relatifs au fonctionnement interne du texte narratif.

Le phénomène de prolepse, le style simple, et la répartition des chapitres dans les romans sont des procédés qui nous ont le plus frappé d'entrée de jeu et nous nous rendons compte que ce sont les particularités qui fondent l'originalité des auteurs dans *Marie-France L'orpailleuse* et *La Fille d'Ebène*. Faire une anticipation de l'intrigue par les propos d'un personnage en début de roman d'une part et l'utilisation du vocabulaire spécialisé d'autre part sont déterminants dans la compréhension des romans ; ces techniques constituent de façon sous-jacente la vision du monde de l'écrivain. Gérard Genette précise à propos : *La vision peut aussi être une question de style et de techniques*. (Genette, 1972, p.114)

La structure de *Marie-France L'orpailleuse* est complexe de par sa composition à savoir une narration en chapitres d'inégales longueurs, numérotés de 1 à 58 sans titres, une préface. Quant à celle de *La fille d'Ebène*, elle possède huit chapitres ayant tous des titres, une préface, une postface. Si les œuvres se différencient du point de vue structural, notons que les personnages principaux s'identifient à travers les titres. De même, ces œuvres au XXI^{ème} siècle, reflètent d'une part l'importance accordée à la notion de personnage et d'autre part, le

traitement de la même thématique ; celle de la recherche du bien-être des héroïnes dans un autre endroit, plus précisément un ailleurs inconnu. Face à des textes narratifs tels que ceux que nous étudions, c'est d'abord la combinaison des formes des structures narratives entrant en contact qui permet de construire le sens et de savourer l'art d'Angeline Solange Bonono et Emmanuel Afane Ze. Bourneuf et Ouellet affirment de ce fait que « *L'important est de savoir comment le romancier est parvenu à faire rendre son œuvre le timbre qui la distingue de toute autre* ». (Bourneuf et Ouellet, 1972, p.25). En outre, par le biais ces textes, nous entendons inculquer les valeurs morales aux élèves tels que l'amour du pays d'origine, l'endurance, le travail, sans oublier l'effort personnel.

Comprendre ce qui pousse les êtres humains à être non seulement mal à l'aise dans leur milieu de vie mais aussi, d'être animés par le désir de partir en laissant très souvent tout derrière eux pour un éventuel recommencement, est le fil conducteur de notre travail. Les déplacements de l'Homme à travers l'espace ne sont pas gratuits, ils répondent à des besoins précis. En tant que future enseignante, nous sommes soucieuse de l'avenir des élèves, d'où la nécessité de sensibiliser cette couche de plus en plus vulnérable. Il se pose toujours un problème quelque soit l'endroit où l'on se trouve et ce, malgré les difficultés auxquelles on fait face. L'effort personnel et l'endurance sont les procédures adéquates pour s'en sortir. Une sensibilisation sur les méfaits d'un exil incertain pouvant entraîner des conséquences désastreuses s'impose également, comme c'est le cas des personnages féminins dans notre corpus. Ceux-ci sont tous animés par le désir de quitter le cadre familial pour un endroit meilleur, même s'il est incertain ; car au-delà de ces illusions, il existe bel et bien des conséquences néfastes laissant très souvent des séquelles qui tardent à disparaître.

Par ailleurs, nous voulons apprendre aux élèves le respect des valeurs culturelles de notre pays à travers l'enracinement à la culture et l'ouverture au monde. Ils doivent être fiers de ce qu'ils possèdent, s'accepter tel qu'ils sont. Ils ne doivent pas envier autrui ; et doivent éviter d'être impulsifs dans la prise de décisions. Ils doivent les murir avant de les prendre pour éviter des surprises désagréables, car lorsqu'ils restent prendre conscience, il est souvent trop tard.

De façon explicite, ces romanciers originaires de l'Afrique en général et du Cameroun en particulier sont issus du 20^{ème} Siècle. Angeline Solange Bonono est née le 02 Mars 1975 et Emmanuel Afane Ze quant à lui est né le 04 Janvier 1952 au Cameroun. Ils militent pour la

même cause : parler de la jeunesse africaine en général et camerounaise en particulier, malgré la différence d'âge et de sexe qui les caractérise.

La revue de la littérature vise à faire le bilan sur ce qui a été dit au sujet de la question de recherche. Elle démontre que l'on sait ce qui a déjà été fait, de façon à aller plus loin. A cet effet, nous ne saurions prétendre être la première à aborder la question du mythe de l'ailleurs et la désillusion car, plusieurs travaux ont été effectués dans les années antérieures. Cependant, nous nous devons d'apporter notre contribution dans ce sens que l'être humain ne saurait épuiser un sujet dans sa totalité sans qu'il n'y ait quelque chose à ajouter.

Quelques travaux effectués ont ainsi retenu notre attention. Nous citerons entre autre les travaux du professeur Mbala Ze *La Narratologie revisitée. Entre Antée et protéé qui sont un ensemble de paramètres saillants qui regroupent l'essentiel de toutes les pistes et hypothèses sur le récit.* (Mbala Ze, 2001.p.3). En terme de paramètres, nous pouvons énumérer les rapports entre narrateur/narrataire car ceux-ci autorisent le lecteur à affirmer qu'il y a une forme de communication primitive dans la diégèse et qui établit le contact entre le destinataire (narrateur) et le destinataire (narrataire).Le narrateur étant celui qui raconte ou encore celui par qui on voit l'histoire, le narrataire quant à lui est celui à qui s'adresse le narrateur. Par la suite, l'auteur établit le rapport entre perspectives narratives/focalisation. La perspective étant la perception de l'univers de la fiction, car celui qui perçoit n'est pas nécessairement celui qui raconte. Ce terme peut être justifié de façon interchangeable en fonction des théoriciens, il ne s'agit que d'un choix terminologique. De même, il ajoute en disant que tout récit est un ensemble d'éléments qui se tiennent en « toute cohérence et en toute cohésion ».

Mentionnons également les travaux de mémoire en vue de l'obtention du Di.P.E.S. II de Baudouin Lonla, qui a travaillé sur « La Folie dans la littérature Francophone de la migritude : Cas de *l'impasse* de Daniel Biyaoula ». En effet, l'élève professeur a choisi de faire un panorama des paramètres qui mettent en relief l'esthétique de la littérature de l'immigration, plus particulièrement le thème de la folie dans cette littérature. Ainsi, pour mieux expliquer son thème, il va faire recours à la psychocritique et à la sociologie. De même, le mémoire de Serges Douomong Yotta avec pour titre « la figuration du monstre moderne à travers les mythes d'Eros et de Thanatos dans *Les Braban* et *Mais le fleuve tuera l'homme blanc* de Patrick Besson » présente son travail à travers les caractéristiques du monstres, les causes de sa manifestation, sans oublier le symbolisme de sa présence. L'intention était de repérer les nouveaux visages de ce monstre contemporain qui n'est plus

désormais identifiable par son physique, mais plutôt à travers ses pulsions morbides et destructrices de ses semblables.

Nous nous sommes également intéressé des travaux de Germaine Kande Bidja sur l'étude des personnages dans *LA-BAS* de Joris-Karl Hysmans, mémoire présenté en vue de l'obtention d'une maîtrise de littérature Française. La candidate a choisi d'utiliser l'approche thématique pour pouvoir étudier le portrait moral des personnages, tout en dégagant l'idéologie générale de l'auteur.

Les travaux de Françoise Michelle Djiogo Nguépi sur le mythe de la transgression dans le *Fils-récompensé* d'Anne Bragance nous a été d'un grand apport. Après avoir défini La transgression comme une infraction qui passe outre la loi, elle est toujours négation d'une forme d'interdiction, vu qu'elle surpasse la limite qui définissait la sphère du permis. Par le biais de la mythocritique, l'étudiante a relevé les deux figures principales de la transgression que sont le fils prodigue et le fils prodige, pour pouvoir les analyser afin de montrer à travers leur transition que cette écriture est révolutionnaire, pacifiste.

Le mémoire de Acho Achounna traitant sur l'étude des personnages masculins dans *L'œuvre Romanesque* de Simone de Beauvoir, utilise la méthode phénoménologique qui lui permettra de découvrir les structures de base, le fondement des événements, des faits sociaux économiques, moraux, vécus par les hommes en général, et identiques aux personnages masculins du roman de Simone de Beauvoir en particulier. En effet, l'étudiant démontre une certaine ontologie de la conscience humaine en éternel devenir, toujours en quête de son propre dépassement à travers quelques exigences sociales chères aux existentialités telles que : la vie, la liberté, l'engagement, l'action, la responsabilité, la mort.

Bien que nous travaillons dans le même domaine, il est loisible d'observer que la thématique choisie est tout aussi différente que l'axe de recherche abordé par nos prédécesseurs. De plus, les œuvres choisies ne semblent pas encore sollicitées dans le cadre d'une quelconque recherche. Notre thème n'ayant pas été abordé sera donc élucidé autant que possible suivant la logique et la cohérence de nos arguments. Ainsi, nous pensons être originale dans le sens où nous étudions le mythe de l'ailleurs et la désillusion au travers des personnages féminins qui ne sont autre que les héroïnes du corpus choisi, dans un système global, c'est-à-dire que ces êtres de papier se définiront par leurs caractéristiques spécifiques, pulsions et motivations dans le déroulement du récit pour les fins auxquelles leur créateur les utilise.

Nous espérons par-là, pouvoir montrer qu'il est fort possible d'étudier *Marie-France l'orpailleuse* et *La Fille d'Ebène*, à travers les canons de la critique moderne, qui se base essentiellement sur le texte en lui-même. L'approche méthodologique qui permettra de mieux expliciter notre travail est la sémiotique, critique structurale, selon Philippe Hamon dans ses ouvrages *Pour un statut Sémiologique du personnage* (1972) et *Le personnel du roman* (1983) où il propose une grille d'étude. La sémiotique s'est inspirée des travaux de Ferdinand de Saussure et les linguistes. On l'appelle critique structurale car elle participe à l'analyse du langage considéré comme un ensemble de structures signifiantes. La question essentielle n'est plus celle de l'écrivain et de l'œuvre mais de l'écriture et de la lecture. Gérard GENETTE dans *figures III* peut donc affirmer que *l'écriture n'est pas pour l'écrivain un moyen d'expression, un véhicule, un instrument, mais le lieu même de sa pensée.* (Genette, 1972, p71). Dès lors, la sémiotique est une méthode d'analyse des textes qui permet de faire ressortir le véritable contenu de ceux-ci à partir de leur structure.

La sémiologie étudie principalement les signes linguistiques, des signifiants du discours pour arriver au signifiés selon la théorie du structuralisme. Ses origines remontent à la plus haute antiquité. En 1990, le philosophe John Locke fut le premier à utiliser le terme sémiotique qui vient du grec/*sema*/ qui signifie signe. En outre, il est originel car il a une seule origine dans la mesure où il s'accorde à toute une communauté linguistique ; par exemple dans un film, une mélodie est un signe pour communiquer un message particulier. Cependant, si la sémiotique étudie les signes linguistiques, force est de constater qu'elle s'appréhende de plusieurs manières selon les auteurs. La sémiotique est la « *science dont l'objet est l'ensemble de processus de signification* » des processus qui prennent le signe pour instrument. Ferdinand de Saussure conçoit la sémiotique comme la « *science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale* ». Pour Barthes dans *Mythologies* (1970), la sémiotique joue le rôle de catharsis, autrement dit une autre manière de dire et de lire. Ainsi, comme il s'agit de lire un texte littéraire, on doit s'attendre à « *Ce que tout élément y fasse signe* ». Donc la lecture d'un texte littéraire est une forme de quête à la recherche des signes significatifs et il est également considéré comme une source de signes multiples et diversifiés qu'il faut repérer, relever et interpréter. Un signe peut être perçu comme l'un ou plusieurs de nos sens. Il peut être visible sous forme de couleur : auditif (un cri), olfactif (un parfum), tactile ou gustatif. La particularité de ces signes réside dans la profondeur de leur sens, ils sont là pour désigner et signifier autre chose. Pour Pierce, le signe est d'abord direction, et dire qu'un objet ou une situation ont un sens, c'est dire qu'ils tendent vers quelque chose « *Dans la*

mesure où le sens d'un texte s'est rendu autonome par rapport à l'intention subjective de son auteur. La question essentielle n'est plus de retrouver derrière le texte, l'intention perdue, mais de déployer en quelque sorte devant le texte, le monde »qu'il ouvre et découvre «.

Pour élucider le problème d'analyse et d'interprétation du signe linguistique pertinent, le personnage selon Philippe Hamon dans *Marie-France l'orpailleuse* d'Angeline Solange Bonono et *La Fille d'Ebène* d'Emmanuel Afane Ze, la sémiotique semble être la méthode adéquate pour mieux comprendre la notion de personnage dans notre corpus. L'auteur définit le personnage du point de vue sémiologique comme un morphème doublement articulé, migratoire, manifesté par un signifiant discontinu (constitué par un certain nombre de marques) renvoyant à un signifié discontinu (le sens ou la valeur d'un personnage). Dans son ouvrage intitulé *Le personnel du roman*, Hamon affirme : « *Le personnage est une unité diffuse de signification construite progressivement par le récit, support des conversations et des transformations sémantiques du récit, il est constitué de la somme des informations données sur ce qu'il est et sur ce qu'il fait* » (Hamon, 1983, p.220).

Le mot « personnage » vient du latin « *persona* » qui signifie masque ou rôle. En outre, l'écrivain propose de considérer le personnage comme un signe composé de signes linguistiques au lieu de l'accepter comme centré sur la notion de personne humaine. En effet, le personnage est défini par l'homme de lettres comme une construction mentale que le lecteur opère, à partir d'un ensemble de signifiants épars dans le texte tels que : le sexe, l'âge, les qualités physiques, richesses, aptitudes intellectuelles ou manuelles, niveau de langue, courage, lucidité. Pour le littéraire, les personnages constituent le maillon indispensable dans l'organisation des histoires, car ils déterminent les actions, les subissent, les relient et leur donne du sens. Yves Reutier ne peut qu'aller dans ce sens en affirmant : « *Toute histoire est histoire des personnages* ». (Reutier, 1996.p.83). En s'inspirant de l'analyse structurale, P. Hamon développera la sémiologie du personnage. Pour lui, le personnage est considéré non seulement comme un signe, mais aussi comme une association de signes à l'intérieur d'un texte. En tant que signe, le personnage se rapproche du morphème linguistique en ne se donnant pas d'exemple à l'analyse, mais en se construisant. Il développe sa méthode autour de deux axes. Premièrement, il est perçu comme un être (son étiquette, sa dénomination). Il appuie son raisonnement de la manière suivante : « *Étudier un personnage c'est pouvoir le nommer. Agir pour le personnage c'est aussi et d'abord pouvoir épeler, interpeller, appeler et nommer les autres personnages du récit. Lire, c'est pouvoir fixer son attention et sa mémoire sur des points stables du texte, les noms propres* ». (Hamon, 1979,

p.128).Deuxièmement, le personnage peut être saisi à partir de son portait. Pour lui, « *le portait est une expansion qui se présente sous la forme d'une description, joue également un rôle important dans la construction de l'effet personnage* ». (Ibid. p.140). Hamon, considère que celui-ci peut être considéré comme l'avatar de l'écrivain. Le personnage peut ainsi être l'élément structurant le plus fiable qui permet d'avoir accès à l'imaginaire de l'écrivain. Notons au passage que cette école fait par cette occasion, une lecture qui s'apparente à la critique structuraliste. Cette méthode nous permet de réaliser qu'en fait, l'auteur se transpose par le biais d'un personnage dans son œuvre pour exposer son idéologie, sa philosophie en rapport avec ce dernier.

Plusieurs études ont été faites sur le concept de personnage, plusieurs analystes à l'instar de Vladimir Propp qui le substituait au concept de fonction. Todorov quant à lui a choisi la notion d'agent, pour qualifier le personnage. Claude Bremond pour sa part propose à la fois agent et patient, et Greimas réduira la notion de personnage à celle d'actant c'est-à-dire à une force agissante. Notons qu'au nombre des analyses faites sur la notion de personnage, celles de Philippe Hamon semble mieux convenir à notre objet. Elle permettra de suivre de bout en bout les personnages féminins que sont Marie-France et Ngondélé dans les deux œuvres. Au terme de ses recherches, Philippe Hamon propose six paramètres simples, maniables et compréhensibles qui sont :

La qualification différentielle qui s'intéresse à la quantité des qualifications assignées à chaque personnage et aux aspects de leur manifestation. A ce niveau, il s'agit de voir si les personnages sont plus ou moins anthropomorphiques, ou encore s'ils ont des signes particuliers ou non, s'ils apparaissent sous un jour plus ou moins favorable sur le plan physique, psychologique et social ;

La distribution différentielle quant à elle détermine les aspects quantitatifs tels que la fréquence et la durée des apparitions des personnages. En effet, il s'agit ici de dire s'ils apparaissent plus ou moins longtemps, avec un rôle et des effets plus ou moins importants ;

L'autonomie différentielle renvoie au type de combinaison des personnages entre eux. Il s'agit concrètement des séquences d'apparition, des déplacements et de la multiplicité des relations qu'un personnage entretient avec d'autres. Ainsi, un personnage peut apparaître seul ou accompagné et entrer en contact avec d'autres protagonistes ;

La fonction différentielle sur le faire des personnages : leur rôle dans l'action, plus ou moins important, porteur de réussite ou non ;

La pré-désignation conventionnelle s'intéresse au faire et à l'être des personnages. L'importance et le statut du personnage peuvent être modifiés par des marques génériques traditionnelles telles : le trait physique, l'action. Du coup, dans la première apparition d'un personnage, le lecteur familier du genre peut le catégoriser ;

La communication explicite porte sur le discours que tient le narrateur à propos d'un personnage. Il indique le statut du personnage ou la manière de le catégoriser.

Ces six paramètres seront contractés en trois pour mieux développer les chapitres. Le personnage sera donc défini par un faisceau de relations de ressemblance, d'opposition, de hiérarchie et d'ordonnement, c'est-à-dire sa distribution qu'il contracte successivement et simultanément, avec les autres personnages du roman, de la même œuvre ou en contexte lointain avec les personnages lointains du même genre. De manière générale, le personnage est un système d'équivalence réglé, destiné à assurer la lisibilité du texte qui est caractérisée par l'instabilité du personnage comme c'est le cas dans les œuvres du corpus.

Le problème est une zone d'ombre qui se dégage d'un thème. Celui que nous tenterons tout au long de notre analyse de résoudre est celui de l'insatisfaction de l'Homme face aux situations qu'il affronte. Nous aurons pour support Marie-France dans *Marie-France L'orpailleuse* et Ngondélé dans *La fille d'Ebène* d'Emmanuel Afane Ze. Le bonheur se trouve-t-il réellement ailleurs ?

La problématique réfère aux questions liées au problème. Elle permettra de le résoudre. L'ailleurs garantit-il le bonheur de l'Homme ? Qu'est-ce qui motive le départ des héroïnes ? Que découvrent-elles à l'endroit convoité ? Quelle vision des auteurs se dégage des œuvres du corpus ?

Après la mise en évidence du problème, il faut pouvoir émettre les hypothèses y afférentes. Une hypothèse générale est une réponse *a priori* au problème posé plus haut.

HG : Le bonheur se trouverait là où l'on se trouve, peu importe les difficultés rencontrées.

Une hypothèse secondaire est une réponse *à priori* aux questions posées dans le cadre de la problématique.

HS1 : Le départ des héroïnes serait motivé par la recherche du bonheur.

HS2 : Les héroïnes seraient confrontées aux difficultés qui les conduisent à la désillusion.

HS3 : L'immigration ou l'exode rural serait un leurre pour les aventurières.

Notre travail s'articulera autour de trois chapitres présentés ainsi qu'il suit : dans le premier chapitre, nous présenterons la recherche du bien-être par les héroïnes où il sera question de présenter la typologie de certains personnages, les traits physiques et moraux des héroïnes, et les raisons pour lesquelles celles-ci ont été contraintes de quitter leurs lieux d'origine.

Le deuxième chapitre montrera la désillusion des héroïnes à travers le contact avec la dure réalité de la terre d'accueil : humiliations, douleurs, lamentations, et déceptions.

Le troisième chapitre quant à lui examinera la pensée des auteurs à travers la rencontre conflictuelle entre le lieu de départ et celui d'arrivée des héroïnes. De plus, nous présenteront la réaction des héroïnes qui étaient animées par l'illusion du bonheur ailleurs.



CHAPITRE I

LA RECHERCHE D'UN IDÉAL PAR LES PERSONNAGES FÉMININS

Ce premier chapitre aborde certains personnages du corpus et les effets qu'ils produisent dans le texte. Il ressort également le portrait physique et moral des héroïnes, leurs rôles, leurs fréquences d'apparition dans les œuvres sus-citées. Il sera également question de présenter le statut social des héroïnes des deux œuvres à travers l'évocation du milieu familial dans lequel elles vivent et les raisons qui les poussent à partir vers les endroits convoités.

1.1. La Typologie des personnages

Selon le dictionnaire petit Larousse, le mot typologie a plusieurs sens : dans la première acception, il désigne l'étude des traits caractéristiques dans un ensemble de données, en vue d'y déterminer les types de systèmes. La deuxième définition quant à elle nous parle de l'étude des caractères morphologiques de l'homme, communs aux différentes races. En troisième lieu, le mot typologie renvoie à l'étude systématique des traits de caractères en rapport avec certaines caractéristiques morphologiques de l'individu.

Parmi ces différentes définitions, la première et la troisième définition conviennent au titre de cette partie, contrairement à la deuxième acception qui s'écarte de la norme de ce que nous voulons démontrer. En effet, nous pouvons résumer ces définitions qui s'accordent avec ce chapitre qui présente le portrait physique et moral des personnages en ressortant leurs traits caractéristiques qui se différencient des autres personnages du texte. Cependant, nous ne pouvons prétendre ressortir les traits caractéristiques sans toutefois définir la notion de personnage.

Le personnage, appréhendé comme un être de papier, un être imaginaire, joue des rôles précis dans une œuvre de fiction. Il est *indissociable de l'univers fictif auquel il appartient* (Bourneuf et Ouellet, 1972, p.150). Il provoque à travers le dynamisme de ses actions ou de ses projets, l'activité de la lecture, grâce à la création d'un auteur qui lui donne vie pour pouvoir étendre sa pensée. Comme s'il était réel, il a une origine sociale, une famille,

un travail, un caractère et ne saurait évoluer seul. Parlant du personnage, Arnold Bennet affirmait que *la base de la bonne prose est la peinture des caractères et rien d'autre*. (Bennet, cité par Philippe Hamon, 1977, p. 116). On ne saurait parler de personnage sans toutefois s'appesantir sur ces caractères spécifiques. De même, le personnage est toujours accompagné ou lié à d'autres tout en entretenant diverses relations, d'où son « *autonomie différentielle* » (Ibid. p. 155). A cet effet, le personnage est *le pilier de l'illusion réaliste* (Tisset, 2000, p.26). C'est par lui que passe le processus d'identification que Philippe Hamon appelle *l'étiquette sémantique* (Hamon, 1983, p.142). Toutes les actions et tous les rôles qu'il pose contribuent au fonctionnement et à l'évolution du récit. Notons que ce rôle qu'il joue lui confère le nom d'acteur se définissant par un certain nombre de traits caractéristiques. L'opposition d'un acteur à un autre se fait par la différence de ces traits.

Dans les textes par exemple, Marie-France et Ngondélé bien qu'étant de sexe féminin, se différencient de par leur âge, mais sont semblables au niveau de leur lucidité, leur courage et leur statut social. On se rend compte que le passage du personnage à l'acteur se fait au moyen d'une nomination.

Dans *Marie-France L'orpailleuse* comme dans *La Fille d'Ebène*, nous avons l'existence de plusieurs personnages jouant des rôles bien précis et significatifs dans les romans. Ils sont identifiables, indices qui permettent de les différencier ou de les mettre en rapport. Ce que Philippe Hamon appelle les attributs des personnages. Pour lui, *le personnage sert de support à un certain nombre de qualifications que ne possèdent pas, ou possèdent à un degré moindre les autres personnages de l'œuvre* (Hamon, 1977, p.154). Les personnages dans les deux romans sont très nombreux, mais quelques - uns attirent l'attention du lecteur, compte-tenu de leur degré d'implication dans l'histoire. Parlant d'implication, Marie-France et Ngondélé sont les mieux indiquées car c'est par elles que ressort la teneur de notre thème.

1.1.1. Identification et qualification des personnages

Unité omniprésente et éclatante de la création, le nom est un signe sémiologique qui nécessite une compétence interprétative particulière de la part du lecteur. C'est également un mot qui sert à désigner un être vivant ou une chose. Le nom ne sert pas seulement à indiquer par les marques distinctives un personnage ; il le caractérise, ressort ses qualités. Raison pour laquelle Milagros Esquero affirmait que « *le nom constitue à lui seul une sorte d'emblème du personnage* » (Esquero, 1993, p.121). A cet effet, nous remarquons que l'imposition des

noms dans une œuvre résulte d'une réglementation et non du hasard, il est toujours à différents niveaux, porteur de sens. Le nom en bref est une étiquette qui se colle sur un individu, indépendamment de sa volonté, avec plus ou moins de douceur et de violence ; c'est à travers un nom qu'on parvient à identifier un personnage et à remonter à ses origines.

Faire une étude brève du nom dans les œuvres nous amènera à prendre en compte des relations interpersonnelles qui font du nom un signe vivant. P. Hamon écrit à cet effet : « *Tout nom est un opérateur taxologique du personnage, un élément différentiel d'identification du personnage dans une classe (...) dans un programme de type performantiel* ». (Hamon cité par Mbala Ze, 2000, p.15).

Cependant, analyser l'horizon d'attente d'un nom dans un roman, c'est en quelque sorte vérifier l'analogie qui pourrait exister entre le nom et le comportement de celui qui le porte d'une part et d'autre part, vérifier le dynamisme du personnage à travers son action, c'est-à-dire la corrélation entre le nom et le « Faire » du personnage dans l'œuvre. Dans notre analyse nous avons identifié six noms par lesquels nous avons décodé le message qui y était inscrit. Notre préoccupation dans cette rubrique est de savoir si le personnage réalise les performances implicitement inscrites dans son appellation. De ce fait, pour mener à bien notre analyse, nous focaliserons notre attention sur les noms dont l'importance et l'action ne sont pas à négliger dans l'œuvre.

1.1.1.1. Marie- France

Marie- France est l'héroïne du roman d'Angeline Solange BONONO. Elle porte le nom du titre de la dite œuvre. C'est un nom composé de Marie et de France qui sont modernes. Marie peut renvoyer à la mère de Jésus-Christ, celle par qui le sauveur est né pour sauver l'humanité de tout péché. Quant à France, il représente le nom d'un pays d'Europe, qui fait l'objet de fascination, d'attrait et de convoitises de toutes sortes. Pour bon nombre de personnes et surtout de jeunes, là France, grande capitale des populations francophones du monde entier, est une île paradisiaque qui doit être conquise à tout prix. Une anecdote est édifiante à ce sujet : « voir Paris et mourir ». Lorsque nous analysons ces deux composantes du nom de l'héroïne dans le texte, on se rend compte que Marie-France est cette providence par qui les malheurs de sa famille prendront fin. Tout porte à croire que de par son nom, Marie-France serait prédestinée à émerger, voyager non pas dans un autre pays, mais plus

précisément en France, sa terre promise, pour accomplir son destin. Ces hypothèses sont vérifiables à travers l'extrait suivant :

C'était une belle journée de printemps. Marie-France c'est-à-dire moi, nom prédestiné, en plein accomplissement de son destin. J'entendais la voix des miens crier à l'unisson comme un tam-tam enchanté : « Marie-France est en France ooooh ! Marie-France est en France aaaaaah ! ». Je trouvais cette phrase magnifique. D'ailleurs ce n'était une phrase, mais un divin verset riche en harmonie. Et mon cœur heureux dansait de la douce musique des allitérations.
(Bonono, 2012. p.42).

Son nom la condamne et la propulse vers un ailleurs incertain. Elle refuse la condition de sa famille et cultive un amour pour cet ailleurs qui se transformera en obsession. Vu sous cet angle, Marie-France, de par son nom apparaît comme un personnage né pour se battre corps et âme pour réaliser ses objectifs, d'où son acharnement et sa détermination.

1.1.1.2 Ngondélé

Ngondélé est présentée au début de l'œuvre comme une fille à la beauté et au charme incomparables. Elle est l'héroïne du roman d'Emmanuel Afane Ze et sa beauté est tout aussi extraordinaire. Ce nom donné par son père Fegue, sage du village Nkolessouma, qui avait assimilé les enseignements de ses ascendants, représente un symbole car il n'est pas un nom moderne comme celui de Marie-France. Il est simplement et purement traditionnel, montrant ainsi, non seulement l'amour porté à cet enfant hors du commun, mais également son appartenance à l'ethnie beti bien précise du Cameroun. Jeune fille de 19ans, Ngondélé représente le bonheur de ses parents et devra par conséquent rester auprès d'eux pour mieux grandir et respecter scrupuleusement les coutumes savamment communiquées aux jeunes générations et d'en faire bon usage dans l'avenir. Lorsque nous analysons ce nom du point de vue de la logique de l'intrigue, on se rend compte que Ngondélé représente l'espoir de sa famille par qui survivra la lignée de son père. Elle devrait être par conséquent protégée et encadrée, afin que s'accomplisse les vœux de sa famille qui aimerait qu'elle trouve un mari digne de ce nom étant donné qu'elle était dotée d'une attirance sans pareil. Ceci s'explique dans l'extrait suivant :

A la fin de la section française des études, Ngondélé n'avait pas été reçue au certificat d'étude. Elle avait déjà 16ans... la beauté de Ngondélé ne laissait personne indifférent. Son père trouvait en elle une perle que seul un candidat digne de ce nom allait ravir ; un gendre apte à la chasse et à la pêche. (Afane Ze, 2003 p.28).

Après son échec au certificat d'étude primaire et élémentaire (C.E.P.E) son amour pour les travaux ménagers et l'attente d'un mari sont ses seules raisons de vivre. Toute porte à croire qu'elle serait prédestinée à rester auprès de sa famille pour avoir une vie agréable. Si elle essayait d'aller hors de son village, elle rencontrerait des difficultés qu'elle seule ne pourrait supporter.

1.1.1.3 Messina Sarah Duchemin

Messina Sarah Duchemin est la cousine de Marie-France. Son nom à lui seul peut s'analyser au travers de son appartenance à deux origines bien précises. Messina, nom d'origine Camerounaise, démontre son appartenance à l'ethnie bété. Sarah quant à elle représente le miracle de Dieu car cette fervente croyante était dotée dans la bible, d'une gentillesse sans pareil. Duchemin représente son appartenance à la France puisqu'elle porte le nom de son mari Dominique Duchemin, employé dans une usine de fabrication de jouets. Lorsque nous adjoignons les composantes de son nom, on comprend que c'est grâce à Messina Sarah Duchemin que Marie-France se rendra en France pour un éventuel recommencement de sa vie sous d'autres cieux, car elle travaille comme caissière dans un super marché.

Moi aussi, je portais le noble rêve de sortir ma famille de la vie merdique qu'elle avait toujours subie. Cependant, je trouvais répugnant et humiliant de prendre le même chemin que ces filles de rien, alors j'avais dû écrire à ma cousine Messina Sarah Duchemin installée en France depuis belle lurette. C'est grâce à elle que je suis arrivée à Paris. (Bonono, 2012 p.10).

Âgé de 60 ans et ayant 20 ans de plus que son mari, elle travaille dans un supermarché. Elle se présente ainsi comme celle qui aidera Marie-France à réaliser son rêve. Sa maison devait servir de refuge en attendant que sa situation se régularise.

1.1.1.4 Ayi

Tante d'Akoko, petit ami de Ngondélé ; Ayi est l'une des belles filles de Fegue. Son nom typiquement traditionnel représente et démontre son appartenance à l'ethnie beti. Ayi dans l'œuvre apparaît comme un personnage ondoyant et divers. Elle qui est censée donner les conseils à Ngondélé et rétablir l'ordre si jamais il se présentait un problème, est plutôt

celle-là qui participe au dérapage de Ngondélé, car elle organise la fugue entre son cousin et l'héroïne en multipliant des stratégies, sous prétexte qu'ils ont droit au bonheur.

Ayi qui se préparait à aller se coucher vint faire un dernier petit tour dans sa cuisine. Elle en profita pour encourager son cousin, malgré les déboires vécus dans son projet de rapt ; opération qu'elle avait toujours considéré comme naturelle pour un garçon audacieux. (Afané Ze, 2003, p.52).

Ayi représente celle qui aidera Ngondélé, tout comme Messina Sarah Duchemin, à réaliser son rêve : celui de s'en aller très loin avec l'homme qu'elle aime. Si le choix est porté sur Ayi, tante d'Akoko, comme celle-là qui aidera l'héroïne à atteindre une quelconque dimension de sa vie et à s'épanouir, force est de constater que cette dernière nourrit une quelconque vengeance, car elle déclare qu'elle-même a été victime d'un rapt, par son mari, afin d'intégrer la famille de Fegue, sous le regard impuissant de ses parents. Elle encourage par ailleurs l'acte de son cousin qu'elle qualifie de courageux et d'audacieux.

1.1.1.5 Akoko

Akoko est le cousin d'Ayi, belle-fille de Fegue. Il porte un nom tout aussi traditionnel que celui de sa compagne. Du haut de ses vingt ans, Akoko est un jeune homme beau et ambitieux qui nourrit l'envie de se responsabiliser en se mariant avec la femme qu'il aime. Malheureusement, il échoue au travers des lois et coutumes du village de sa dulcinée qui voudraient qu'un homme vienne demander la main d'une femme, accompagné de ses parents. Élève au Lycée de Sek, il trouve comme solution, la fuite avec Ngondélé pour la ville dans laquelle il fait ses études.

Ngondélé, écoute-moi. Tu es témoin de toutes les ruses dont j'ai dû faire usage pour être si près de toi. Tu connais la difficulté avec laquelle j'ai réussi à m'infiltrer ici, tu sais également que je risque ne pas être le genre de beau-fils que souhaiterait avoir ta mère, puisque poursuivant encore mes études au lycée... Mais permets-moi de te faire une confidence : je t'aime et je ne peux pas rentrer sans toi. Pour l'amour qui germe entre nous deux, je te demande un sacrifice, accepter de partir avec moi cette nuit. (Afané Ze, 2003, p.37).

Akoko représente celui qui va insuffler à Ngondélé, l'envie de s'exiler vers un lieu, autre que celui qui l'a vu grandir et auquel elle a été longtemps habituée. Toute porte à croire

qu'Akokore présente celui par qui tous les malheurs vont s'abattre sur sa préférée pour rendre sa famille malheureuse.

1.1.1.6 Moïse

Moïse est l'ami providentiel de Marie-France et, entre autre, chef cuisinier dans un restaurant en France. Du point de vue religieux, Moïse peut renvoyer à l'homme qui a délivré le peuple d'Israël de l'esclavage en Egypte. A cet effet, l'héroïne le qualifie comme étant son anesthésie, car il vient adoucir ses rancœurs contre la vie. Il est influent, grand, beau, avec des yeux bleus. Il aime sa compagne et voudrait faire d'elle son épouse dans les jours avenir.

Je m'appelle Moïse et vous êtes très belle ... il m'a dit qu'il pensait avoir trouvé en moi son âme sœur longtemps cherchée. Âme sœur ! Cette expression a habité mon esprit qui s'est mis à flâner dans les cimes, les prolongements labyrinthiques du bonheur ... je me sentais ennoblie et comme tringlée de somptuosités.

(Bonono, 2012, p.61).

Moïse est celui-là dont a toujours rêvé Marie-France afin qu'il la sorte de sa condition, celle de sans papiers. Étant mariée à ce dernier, elle aura non seulement un domicile fixe et plus confortable, mais également la liberté de ses mouvements. Sans papiers, Marie-France est victime du harcèlement accentué de Dominique qui profite de l'absence de son épouse pour la tripoter à souhait.

L'étude de ces personnages n'est pas fortuite. Elle a une valeur significative, car ils jouent des rôles très importants dans le déroulement des actions dans le récit. Marie-France et Ngondélé sont les personnages principaux des œuvres *Marie-France l'orpailleuse* et *la Fille d'Ebène* et représentent par conséquent, les éléments pertinents de l'intrigue, puisque leurs fréquences d'apparitions se manifestent du début jusqu'à la fin de l'œuvre. De même, elles sont les premières nommées dans le texte. Leur nom, leur psychologie, leurs pulsions et désirs couronnés par des conséquences, démontrent à souhait, l'incarnation des aspirations des auteurs ; laquelle incarnation sera poussée jusqu'au bout. Tout comme Ngondélé, Marie-France représente l'espoir de sa famille. Animées par le zèle, l'enthousiasme et la détermination, les héroïnes veulent changer d'une part le cours de la vie familiale et d'autre part, briser le mythe selon lequel on ne vit pas avec un homme sans être uni par les liens du mariage.

Ces héroïnes représentent entre autres, la ferveur mythique d'Angeline Solange BONONO et d'Emmanuel AFANE ZE, dans le désir profond de sensibilisation des jeunes au sujet des dangers auxquels ils s'exposent lorsqu'ils s'aventurent vers un lieu inconnu.

Messina Sarah Duchemin et Ayi, représentent non seulement les moyens par lesquels les héroïnes atteindront leur but, mais aussi l'ironie du sort de ces dernières, car c'est à travers elles que toutes leurs valeurs humaines seront bafouées. Akoko et Moïse sont pour les héroïnes des bienfaiteurs, au début de leurs relations. Ils sont supposés atténuer les douleurs, les souffrances, voire les tourments de celles-ci, en leur offrant un maximum d'amour. Mais malheureusement, ils les abandonnent, au moment où elles s'attendaient le moins et avaient le plus besoin d'assistance ; d'où les regrets et les remords de ces dernières. Toutefois, sous forme de tableau synoptique, nous présenterons leurs qualifications différentielles (Hamon, 1979, p.154), c'est-à-dire leurs rôles qui est très important dans le déroulement des actions dans les dites œuvres.

Tableau synoptique caractérisant les acteurs

Le tableau peut se lire de la manière suivante. Verticalement, nous avons les noms de certains personnages de l'œuvre dont le rôle est déterminant dans le déroulement de la narration et horizontalement leurs caractérisations.

Acteurs	Sexe		Age		Liens entre acteurs	Psychologie	Traits physiques	Situation matrimoniale	Statut social
	M	F	Adulte	jeune					
Marie-France	-	+	-	+	Amoureuse de Moïse (chef cuisinier) dans un restaurant à Paris. Elle est âgée de 29 ans.	Révoltée par la misère de sa famille au Cameroun, elle est déterminée plus que jamais à changer le cours de sa vie et celle de sa famille.	Existants de manière implicite.	Célibataire et veut se marier avec Moïse pour régulariser sa situation de sans papier	Ex-employée en tant qu'agent de l'Etat au Cameroun et actuellement coiffeuse en France.
Ngondélé	-	+	-	+	Amoureuse d'Akoko cousin d'Ayi, belle fille de Fegue (père de Ngondélé). Elle est âgée de 19 ans et son âge évoluera tout au long de l'intrigue.	Tourmentée à l'idée de quitter brutalement sa famille, mais également déterminée à vivre pleinement son bonheur.	Ravissante adolescente aux yeux perçants, aux cheveux abondants ondulés, à la peau noire d'ébène et veloutée, au regard hypnotisant, au sourire envoutant, à la démarche ondulante.	Célibataire et veut épouser Akoko	Elle s'occupe des travaux ménagers dans son village (Nkolessouma) et devint par la suite prostituée en ville (Sek).
Messina Sarah Duchemin	-	+	+	-	Epouse de Dominique Duchemin basé en France et cousine de Marie-France. Elle	Généreuse à cause de l'hébergement de Marie-France, mais par la suite acariâtre, car elle l'expulse de la maison suite à un malentendu.	Grosse avec des bourrelets	Veuve et remariée à Dominique Duchemin qui a 20 ans de	Elle travaille comme caissière dans un supermarché en France.

					hébergera l'héroïne dès son arrivée en France. Elle a 60 ans.			moins qu'elle.	
Ayi	-	+	+	-	Tante d'Akoko et belle-fille de Fegue (père de Ngondélé).	Maligne et rancunière, car c'est elle qui aide Ngondélé et Akoko à s'en fuir sans prévenir qui que ce soit afin que les deux amoureux vivent pleinement leur amour.	Inexistant	Marié à l'un des fils de Fegue qui l'avait rapté.	Ménagère qui s'occupe de son mari et de sa belle-famille.
Akoko	+	-	-	+	Amoureux de Ngondélé et cousin d'Ayi (belle-fille de Fegue), il est âgé de 20 ans et enlèvera Ngondélé pour vivre leur amour avec cette dernière en ville.	Déterminé et obstiné à vivre sa passion amoureuse avec sa dulcinée sans se soucier des conséquences.	Beau, jeune, intelligent et rusé.	Célibataire et veut épouser Ngondélé.	Élève en classe de Terminale dans un lycée en ville (Sek).
Moïse	+	-	-	+	Amoureux de Marie-France.	Engagé au départ pour une union avec Marie-France, mais démoralisé par la suite par la cousine de cette dernière qui lui fait comprendre que ce n'était qu'une ruse de sa part afin de régulariser sa situation de sans papier.	Grand de taille, beau avec des yeux bleus.	Célibataire et veut épouser Marie-France.	Il est le chef cuisinier dans un restaurant à Paris.

1.2. Les traits physiques et moraux des personnages

Dans les deux œuvres respectives, ils existent certes des personnages. Mais, on rencontre dans chaque œuvre ce que l'on peut nommer personnage principal. Bernard Valette reconnaît dans *Esthétique du roman moderne* que l'on peut craindre qu'*a priori*, le héros ne soit la résultante du sentiment de sympathie que le lecteur éprouve pour tel ou tel personnage auquel il s'identifie plus particulièrement. Le privilège dont un personnage bénéficie de la part de l'auteur peut être par ailleurs une valorisation socioculturelle, et dans ce cas, il ne peut concerner une étude linguistique du texte proprement dit. Il peut être également un ensemble de privilèges repérables au niveau formel. Dans ce dernier cas, le lecteur est guidé par sa reconnaissance d'un héros ou d'un personnage principal par « la construction esthétique de l'œuvre » (Bernard Valette, 1985, p.91). En effet, le choix du lecteur est orienté par le sens résultant de l'emploi à l'intérieur d'un code de conduite. A cet effet, Valette propose alors de reconnaître le héros dans le récit à travers « *sa place dans le récit : ce sera le plus souvent le premier nommé, la qualité et le choix des marques stylistiques indiquant le personnage comme héros ...* » (Bernard Valette, 1985, pp.91-92).

En effet, dans les deux œuvres, les premiers personnages qui sont nommés à l'entame sont Marie-France et Ngondélé.

1.2.1. Le portait physique et moral des héroïnes

Selon le dictionnaire Le Petit Larousse, la définition du portait est polysémique. Elle désigne en une première acception une image donnée d'une personne par la peinture, le dessin, la sculpture ou la photographie. En une deuxième définition, le mot portait désigne la face, le visage. En troisième lieu, le mot portrait est une représentation, une description de quelqu'un, d'une réalité complexe par la parole, l'écriture, le cinéma. La première et la deuxième définition ne conviennent pas au sens que nous voulons donner à ce mot par contre la troisième correspond à ce que nous voulons démontrer dans cette partie.

Fontanier définit le portait ainsi : « *on appelle souvent du nom de portrait, soit l'étophée, soit la prosographie, toute seule ; mais le portrait tel qu'on l'entend ici doit réunir l'une et l'autre. C'est la description tant au moral qu'au physique d'un être animé, réel ou fictif* » (Fontanier, 1968, p.428). Il apparaît donc que le portrait n'est rien d'autre qu'une description d'une personne ou d'un personnage avec pour objet, la présentation de sa figure, ses traits, ses qualités physiques, sans oublier l'extérieur, c'est-à-dire son mouvement dans l'intrigue. Le

portait se compose de deux volets : le portait physique ou prosographie et le portait moral ou étrophée.

1.2.1.1. Le portait physique ou prosographie

La rhétorique classique définit la prosographie comme : « *une description qui a pour objet la figure, les traits, les qualités physiques ou seulement l'extérieur, le maintien, le mouvement d'un être animé, réel ou fictif, c'est-à-dire de pure imagination* (Ibid. 1968, p.428).

Contrairement à Marie-France, Ngondélé est un personnage qui apparaît dans le texte avec des signes particuliers. Ceci se justifie dans la position du romancier par :

Il aimait parler de la deuxième guerre mondiale à laquelle il avait activement participé ; de son mariage avec Eva et de la naissance de nombreux enfants dont la ravissante adolescente aux yeux perçants, aux cheveux abondants et ondulés, à la peau noire d'ébène et veloutée, au regard hypnotisant, au sourire envoûtant et à la démarche étonnamment ondulante. (Afane Ze, 2003, p.25).

Le narrateur de *La Fille d'ébène* présente des traits pertinents qui caractérisent l'héroïne. Il décrit par conséquent tous les aspects de sa personne, car l'abondance des adjectifs qualificatifs utilisés à son endroit montre à suffisance à quel point l'héroïne se différencie des autres personnages du texte. On a à cet effet, une sorte d'insistance sur le portait physique de Ngondélé, pour amplifier cette beauté afin de nous montrer par la suite, la chute de cet aspect, pour empiéter sur ce qui va suivre. Ce portait physique de Ngondélé anticipe même sur le pessimisme de l'œuvre, car elle a une représentation symbolique. Cependant, face à tous ces qualificatifs qui sont pour la plupart mélioratifs, tout porte à croire que Ngondélé semblerait être la personne idéale par qui tous les malheurs de sa famille adviendront.

Dans *Marie-France l'orpailleuse*, les traits physiques de l'héroïne sont perceptibles dans le texte de manière implicite. On imagine qu'elle pourrait être belle à travers les propos de son conjoint rencontré à Paris : « *je m'appelle Moïse et vous êtes belle* » (Bonono, 2012, p.61). Par ailleurs, l'expression « *j'ai vieilli de dix ans* » (Ibid. p.7) montre à suffisance que l'héroïne pourrait être belle et jeune avant qu'elle ne soit installée en France. Sans ces déclarations de Moïse et de Marie-France, le lecteur ne serait pas informé du physique séduisant de l'héroïne. Tout porte à croire que l'auteur ne met pas un accent particulier sur les atouts physiques de Marie-France. En revanche, il s'attarde sur l'engagement et la

détermination de cette dernière à changer radicalement le cours de sa vie. Ceci s'explique davantage à travers le fragment : « *Révoltée, je m'étais juré de me battre pour changer de couloir. J'avais décidé de refuser l'héritage de la misère et de briser la malédiction selon laquelle, un fils de pauvre ressemble à ses parents* ». (Bonono, 2012, p 10).

Contrairement à Ngondélé, Marie-France est cultivée et révoltée contre ceux qui n'ont pas poussé loin dans les études et ont réussi à Paris, à l'instar d'Anaba qui est allée en France par le biais de l'Internet. Par ailleurs, l'absence des traits physiques dévoile en même temps le doute de l'héroïne sur sa propre personne à être attirante, car pour elle, elle est née pour se sacrifier pour sa famille, sa beauté lui importe peu, elle se sous-estime. Lorsque son compagnon lui fait des compliments, elle réagit en disant : « *moi belle ? Il ironise certainement, car je sais que je fais pitié et c'est tout* ». (Bonono, 2012, p.61).

Bien que les héroïnes du corpus se différencient de par leur physique, elles apparaissent dans la narration avec les effets révélateurs au niveau de leur moral qui leur confère un rôle déterminant dans la quête de la découverte d'autres cieux.

1.2.1.2. Le portait moral

Par le biais de l'écriture, la description dans les deux œuvres respectives a pour rôle d'établir un lien logique entre le portait physique et moral des héroïnes. Le portait moral de Marie-France se présente sous plusieurs formes. Premièrement par l'éducation monoparentale. Tout au long de l'œuvre, le père de cette dernière n'est nullement évoqué. Il paraît à l'évidence qu'elle a été élevée uniquement par sa mère et aurait connu une enfance difficile, car n'ayant pas bénéficié de l'amour et des conseils de son autre parent. Elle a dû aller à l'école par les efforts de sa mère ; elle est détentrice d'une licence. Deuxièmement, par une éducation naïve et naturelle, à savoir le contact brutal de l'héroïne avec la nature. Cette éducation ne va pas réussir, car l'héroïne s'aventure vers un terrain glissant, sans toutefois mesurer le poids des conséquences. Elle n'est pas avertie psychologiquement et est seule, face à cette dure épreuve.

Cette nuit, j'ai vieilli de dix ans. Je suis comme brusquement et durement frappée par une traîtresse maladie dégénérative. Ne me demandez pas comment, je le sais. Je le sens. Maintenant, je suis effondrée sur une marche d'escalier. Je somnole et je remâche mon errance. (Bonono, 2012, p7).

On anticipe sur cet aspect pour montrer comment le moral de Marie-France ne sera pas au beau fixe tout au long de la narration. Par ailleurs, le fait d'évoquer la fougue et la hargne de l'héroïne à pouvoir quitter son pays pour la France afin de trouver une stabilité financière, et le refus de cette dernière de compromettre sa dignité, vont causer par la suite son échec, pour laisser place à la misère qui va prendre la relève.

Le portrait moral de Ngondélé se présente sous plusieurs aspects. Sur le plan éducatif, le père de cette dernière est, entre autres, le sage du village. Il est très respecté par les habitants de sa contrée ; il a plusieurs femmes et une pléthore d'enfants. Ngondélé naît dans une grande famille, mais compte tenu de l'ignorance de sa génitrice, qui n'aurait apparemment pas fait ses études, son aventure scolaire connaît une mauvaise fortune. Ceci se justifie à travers l'extrait suivant :

À la rentrée qui suivait l'échec au CEPE de Ngondélé, elle ne retourna pas à l'école. Elle ne voulut pas redoubler le CM2. Elle reçut avec bonheur les encouragements de sa mère qui avait jusque-là toléré ce maudit culte des blancs (l'évangile et la science) qui risquait de désorienter les jeunes et surtout les filles. (Afane Ze, 2003, p.29).

L'amplification de la beauté de Ngondélé montre premièrement une chute de cet aspect et ce qui va suivre dans le reste de la narration. Deuxièmement, une éducation naïve et naturelle met en relief la notion d'hérédité qui entre dans le naturalisme de l'intrigue. Ngondélé n'était pas scolarisée parce que sa mère ne l'était pas aussi. Par conséquent, elle est à l'attente d'un futur époux afin d'expérimenter ses capacités culinaires inculquées par sa mère. Nous avons ici une sorte de fatalité qui pointe à l'horizon dans cette famille.

1.3. Le statut social des personnages

Le statut social est l'ensemble des droits et obligations socialement déterminés en vertu des valeurs qui ont cours dans un groupe culturel donné. A ce titre, on peut le qualifier de pendant normatif. Le terme statut emprunté au Latin de basse époque *statutum* signifie communément : établir pour la conduite d'une association quelconque, une loi ou un règlement. Cependant, les concepts de statut et de rôle étant intimement liés, jouent un rôle très important dans la vie de l'homme en général et des personnages des œuvres en particulier. Nous ne saurons à cet effet parler de statut social des héroïnes sans toutefois définir les notions de statut et de rôle qui déterminent par ailleurs le statut social.

1.3.1. Le statut

Le statut se définit selon le dictionnaire Larousse comme un texte ou un ensemble de textes fixant les garanties fondamentales accordées à une collectivité, à un corps. De même le statut est une situation de fait, position par rapport à la société. Le statut relève d'un acte constitutif d'une société ou d'une association, qui en fixe légalement les règles de fonctionnement. Parmi ces trois définitions, la deuxième est celle qui sied à ce que nous voulons montrer. Car le statut désigne l'ensemble des positions sociales occupées par une personne et des rôles attachés à cette position. Chaque individu détient plusieurs statuts outre la place occupée par ce dernier dans un système social. Par ailleurs, le statut est un élément de conscience de soi. Il détermine le cadre de référence, les normes et conduites à adopter dans un contenu d'actes à poser et le travail à effectuer. Un statut précis qui exprime les droits et les devoirs dans un système donné, procure à l'individu, en même temps qu'une conscience de lui-même, un sentiment de sécurité et de confiance en soi.

Dans *Marie-France l'orpailleuse*, Marie-France est célibataire et ce statut lui fait perdre l'équilibre d'une femme accomplie. Elle est victime et vulnérable à tous les chantages et n'est pas libre de ses mouvements à cause de sa situation de sans papiers. Elle doit désormais vivre dans l'attente d'un époux qui la sortira le plus vite possible de cette situation afin que son statut change. Ceci se justifie à travers l'extrait suivant : « *Je rêve de quelqu'un qui me sorte de ma condition. Il faut qu'il m'arrive quelque chose, n'importe quoi. Il faut que ma vie bouge. Elle doit entrer en mouvement. Je suis dans l'expertise d'un soulagement comme on attend, on espère un hoquet libérateur* ». (Bonono, 2012, p.59).

A cet effet, on perçoit clairement que le statut influe sur le personnage qui se sent désorienté sans quelqu'un à ses côtés et sans travail. Vu sous cet angle, nous pouvons dire que le statut et la fonction sont étroitement indépendants de l'organisation d'une société. Si Marie-France était mariée, elle devait être respectée par son entourage et jouirait des avantages qui lui reviennent de droit. La fonction réfère ainsi à la coutume qui permet à l'individu de créer son monde, de le fonder, d'instaurer et d'établir un chronogramme avec son conjoint qui l'aidera à planifier une organisation instituée.

Dans *La Fille d'ébène*, Ngondélé est célibataire et l'organisation dans laquelle elle se trouve est instituée et régie par des règles bien connues : une jeune fille en âge de se marier devrait faire des travaux ménagers et champêtres auprès de sa famille, dans l'attente d'un futur époux. Le statut ici sert de référence et de repère. Ceci s'explique à travers ce passage :

Pendant trois ans, Ngondélé, cette beauté, était restée auprès de ses parents à faire la bonne ménagère et à s'exercer à la tenue d'un éventuel futur ménage. Sa beauté ne lui laissait aucun risque de célibat prolongé. De nombreux sobriquets avaient fleuri sur les lèvres en l'honneur de la belle créature qu'elle était.

(Afane Ze, 2003, p29).

Tout porte à croire que cette fille était prédestinée à un éventuel mariage et que seul un homme pourrait la rendre heureuse. Elle présageait déjà d'être une bonne épouse.

Parlant de statut, nous pouvons conclure qu'il représente l'ensemble des positions sociales occupées par Marie-France et Ngondélé et, des rôles attachés à cette position. Cependant, si les héroïnes ont un statut de célibataire, force est de constater qu'il sert de référence, de repère aux personnages, tant dans leurs pratiques que dans leurs relations. C'est le lien du code qui permet de parler et donne le sens à partir duquel s'élabore la pratique de la loi qui lie et relie, mais aussi contraint.

1.3.2. Le rôle

Le rôle se définit comme les conduites ou modèles de conduites qui relèvent d'une affirmation identitaire et d'un processus d'interactions entre les individus et la structure dans laquelle ils évoluent. Il se décline sur trois niveaux : Le niveau institutionnel relatif aux institutions de l'Etat. Il s'appréhende comme un ensemble de conduites normales d'un sujet, lorsqu'il possède tel statut social, celui qui convient à tout âge et à tout sexe, de façon générale. Marie-France en France joue un rôle qui sied à son statut de femme célibataire. Elle est la proie des prédateurs et n'est pas à l'abri des diverses menaces et humiliations. Contrairement à ce qu'elle s'imaginait, elle doit faire le ménage dans la résidence des Duchemin pour pouvoir ensuite faire la coiffure. « *C'est ainsi que je suis devenue coiffeuse à domicile. Sans formation aucune, coiffeuse d'instinct, coiffeuse de l'esthétique, de la nécessité* » (Bonono, 2012, p.18). Marie-France occupe à cet instant précis un rôle déterminant dans sa vie et celle de sa famille. Elle doit allier son statut à sa condition pour pouvoir s'en sortir dans cette société qui lui paraît étrangère alors qu'elle semblait l'idéaliser au départ.

Dans *La fille d'Ebène*, Ngondélé occupe un rôle crucial au sein de sa famille. Elle aide sa mère dans les tâches ménagères et plus particulièrement à la confection des repas de qualité. Ce rôle lui confère les attributs d'une future bonne épouse dans son foyer.

Fegue lui-même, chasseur de son état, ramenait encore de la grande forêt malgré son âge avancé, de nombreuses bêtes capturées au piège. Ses filles devenues grandes participèrent

auprès de leur mère à la confection des repas. Le rôle de l'héroïne était qu'elle apprenne le plus minutieusement possible auprès de ses parents pour devenir mâtur.

Le niveau individuel quant à lui exprime la personnalité des héroïnes. Marie-France et Ngondélé ont une personnalité signifiante dans le texte en ce sens qu'elles sont célibataires et se sentent plus que jamais seules. Elles sont déterminées à atteindre leurs objectifs et tout cela sera possible par l'avènement d'un éventuel mari qui leur tiendrait compagnie. Ces dernières disposent des capacités de se mouvoir. L'une est coiffeuse, tandis que l'autre est ménagère.

Le niveau interactionnel est l'influence réciproque de deux personnes ou de deux phénomènes. L'attente du rôle est une sorte d'anticipation des conduites d'autrui en fonction des positions respectives de la situation sociale. En fonction du développement des interactions entre personnes, il peut se produire une transformation de la façon d'être envers les autres ou envers la situation, ou les problèmes qu'on traite ensemble.

Dans la maison des Duchemin, le niveau des interactions était au beau fixe dès le départ. Mais il s'est dégradé depuis le licenciement du maître des lieux, Dominique Duchemin, de son travail. Le chômage de ce dernier et l'ennui, ont accentué le harcèlement de sa belle-sœur. Cette situation établit un climat délétère et morose au niveau des interactions dans la maison. « *Dominique a aggravé son habitude à m'épier. Je suis devenue son travail. Ce matin j'ai une cliente. C'est une métisse Antillaise qui veut se faire lockser. Je le sens à travers la porte. Je sens son œil sur nous. Dieu ! J'espère que le temps va vite passer* ». (Bonono, 2012, p.66)

Quant à Ngondélé, face au refus de ses parents d'accorder sa main à son petit ami Akoko, sous prétexte qu'il n'est pas accompagné de ses parents, l'atmosphère devient pesante. Ngondélé est triste, dégoûtée et veut s'évader pour vivre pleinement son bonheur « *Non ! reprit Ngondélé, les narines encombrées ; les lois et coutumes de ce village sont au-dessus du supportable. Je suis désolée de t'avoir conseillé de rencontrer ces gens. J'aurais dû t'éviter cela* » (Afane Ze, 2003, p.50).

En parlant de statut social, notons qu'il regroupe à la fois le rôle et le statut des personnages. C'est une sorte d'agencement de leur ensemble et de leurs séquences. Pour Ralph Linton, « *le rôle désigne les attitudes, valeurs et comportements que la société assigne à une personne qui occupe ce statut* ». Vu sous cet angle, le rôle peut être pluridimensionnel. Il est donc un modèle organisé de conduite relatif à une certaine position de l'individu dans un ensemble interactionnel. Il peut également être défini comme l'ensemble des exigences (normes, attentes, responsabilités, qui provient de la structure sociale et qui sont associés à

une position donnée dans cette structure. Le rôle peut également être l'ensemble des actes que réalisent les individus en fonction de leur position définie par la structure sociale à laquelle ils appartiennent. Le rôle présente aussi l'orientation, la conception qu'a un membre de la part qu'il joue dans cette organisation, c'est-à-dire son système d'attitudes et de valeurs. En définitive, le rôle est la position importante que joue le personnage dans le texte, il est une construction dérivant du concept de statut. Cependant les attentes se réfèrent toujours au modèle de la culture auquel le rôle s'attache.

1.4. Les facteurs de l'exode rural et de l'immigration

Selon le dictionnaire Larousse, l'exode rural est la migration définitive des habitants des campagnes vers les villes. L'immigration quant à elle est l'entrée d'une personne dans un territoire étranger dans le but de s'installer définitivement, à condition qu'elle respecte les lois et accords internationaux régissant la politique de l'immigration. Cependant, la notion de la conception de l'ailleurs envisagée par les héroïnes et les motifs de leur déplacements, sont fondés sur plusieurs facteurs entre autres, externes et internes, se définissant d'une certaine façon par les relations qu'ils établissent entre l'ailleurs et leurs territoires d'origine.

1.4.1. Les Facteurs Externes

Cette partie consistera à présenter les motivations externes qui ont poussé les héroïnes à quitter leurs lieux d'origine pour un ailleurs incertain. Il s'agit notamment du cadre de vie, du désir d'un changement, de la découverte, et de l'imitation de certains amis partis il y a bien longtemps.

1.4.1.1. Le cadre de vie

Dans *La Fille d'Ebène*, le cadre de vie concerne la vie de Ngondélé au village dans lequel elle réside avec son père, sa mère et ses frères. En effet, Fegue est un homme riche et influent du village Nkolessouma, de par son statut de sage. « *D'une mémoire extraordinaire, Fegue contait avec fidélité, l'histoire de trois générations avant lui. Il n'était pas un griot, mais un sage qui avait bien assimilé les enseignements de ses ascendants* » (Afané Ze, 2003, P.21). Il y vit avec sa nombreuse famille, car dans ce village, on respire un air pur. La nature est paisible et il y fait bon vivre. Malgré le fait que le père de Ngondélé soit influent, le cadre où il vit avec sa fille semble ne pas plaire à cette dernière, depuis le rejet de sa demande en mariage. Elle aimerait le changer en découvrant d'autres lieux, pour vivre pleinement son

bonheur avec son amoureux « *Ngondélé lui déclara : « Emmène-moi en ville, je suis à toi et tant pis pour le reste »* (Afané Ze, 2003 P.55).

Bonono dans son œuvre *Marie-France l'orpailleuse* présente la vie de Marie-France qui n'est pas à envier. Elle décrit le quotidien misérable de sa famille. Dans cet univers clos, le cadre spatial n'a pas été précisé dès l'entame de l'intrigue. L'héroïne mène une vie misérable avec les membres de sa famille qui sont sa mère et ses frères. « *Moi aussi, je portais le noble rêve de sortir ma famille de la vie merdique qu'elle avait toujours subie* » (Bonono, 2012, p.10).

Ces conditions défavorables dans lesquelles baigne la famille de Marie-France au Cameroun, provoquent en elle une envie de se battre pour changer le destin de sa famille : « *Révoltée, je m'étais jurée de me battre pour changer de couloir. J'avais décidé de refuser l'héritage de la misère et de briser la malédiction sociale selon laquelle, un fils de pauvre ressemble à ses parents. L'immigration offrait un créneau* » (Ibid. .p. 10).

Dans ce pays d'accueil, Marie-France vit dans un studio restreint chez sa cousine, mais avec l'écran plasma qui lui permet d'avoir les informations de tout le monde entier, même celles de son pays, elle se familiarise avec ce milieu : « *Je me suis adaptée à la vie et aux codes et comportements d'ici. Facile, avec la télévision et internet, on est citoyen du monde, on est partout chez soi* » (Bonono 2012, p.24). La France sera donc pour elle un milieu propice où elle évoluera en gagnant beaucoup d'argent.

1.4.1.2. Le désir du changement, de la découverte

Le désir est l'envie qu'une personne a par rapport à une chose convoitée. La découverte quant à elle est l'action de trouver ce qui est ignoré, caché ou encore inconnu. Bonono dans *Marie- France l'orpailleuse* offre aux lecteurs un aperçu de l'héroïne qui est en fait une fille troublée à cause de la misère qu'elle endure en compagnie de sa famille, dans son pays d'origine. Elle s'ennuie et cherche par conséquent une issue pour son problème. Une telle attitude est loin de lui donner l'envie de rester au pays. « *J'ai pleuré mon pays greffé dans mon cœur et dont l'indifférence à la misère de ses enfants, jette ceux-ci dans l'océan du désespoir* » (Bonono, 2012, p.7)

Fort de ce constat, Marie- France développe une pressante envie de découvrir la France dont elle porte le nom. Loin de cette misère accentuée, l'héroïne voudrait un travail décent surtout qu'elle a fait l'école et est détentrice d'une licence. « *Voici la partie du film où*

j'étais agent de l'État. Ce n'était pas le Pérou, certes, mais, je suis à deux doigts de penser que la sécurité d'une vie médiocre vaut mieux que l'insécurité permanente des chimères sur une vie meilleure » (Bonono, 2003, p.9).

Dans *La Fille d'Ebène*, l'envie de la découverte est manifestée par le désir de Ngondélé et de son amoureux, de s'enfuir du village, pour s'épanouir. Comme Akoko, elle veut s'évader pour ne plus se frotter à sa famille qui considère leur union comme maudite, à cause de l'absence du lien du mariage. « *Ngondélé avait semblé se coucher comme tous les soirs. Elle s'était plutôt occupée à préparer un petit paquet de ses effets personnels. Quant ceci fut fait, elle se précipita dans la cuisine d'Ayi. Elle y trouva Akoko qui s'impatientait déjà.* » (AfaneZe, 2003, p.55). Partageant les mêmes aspirations, Akoko multipliera les rendez-vous chez sa tante Ayi avec l'héroïne, pour établir un programme de fuite en ville, afin de construire leur vie à deux.

1.4.1.3. L'imitation

L'imitation est le fait de poser les mêmes actes qu'une personne qui vous a marqué à travers certains gestes, certaines actions et attitudes. Marie-France dans *Marie-France l'orpailleuse* veut vivre le bonheur. Mais pour y parvenir, elle prend pour référence Anaba, son ami de misère qui s'est enrichie en France sans aller à l'école. Contrairement à Anaba qui a choisi l'internet pour se rendre en France, elle préfère demander à sa cousine de l'héberger chez elle en attendant que sa situation se régularise. « *Je voyais les effets inestimables de l'internet. Toutes les filles de mon quartier même celles qui ne savaient ni lire et écrire, avaient trouvé des vieux Blancs sur internet ... Elles construisaient des luxueuses demeures à leurs parents* » (Bonono, 2012, p.10.).

L'état de Marie-France la plonge dans un émoi et la booste davantage vers ses ambitions les plus démesurées : quitter le pays, comme la plus part des immigrants, même s'il faut vivre dans la précarité, en France. L'unique rêve de l'héroïne était de trouver un jour une occasion d'un travail qui mettrait fin non seulement à ses souffrances, mais également à la misère de sa famille.

Dans *La Fille d'Ebène*, Ngondélé imite ces filles qui, contrairement aux décisions prises par leurs parents, prennent leur destin en mains afin d'arracher leur liberté. « *La fuite durait déjà trois quarts d'heure lorsque quelques éclairs déchiraient le ciel. Ngondélé éblouie ne vit plus la piste pendant quelques secondes* » (AfaneZe, 2003, p.55).

Comme tous les jeunes amoureux, le seul rêve qui animait Ngondélé et Akoko était de trouver un lieu très éloigné qui leur permettrait de vivre leur amour sans contrainte.

1.4.2. Les facteurs internes

Les facteurs internes représentent les motivations internes qui ont poussé les héroïnes à se déplacer. Notons au passage que c'est ici que la psychologie des personnages rentre en jeu et plus précisément leur comportement. La psychologie est l'étude scientifique du comportement humain et animal. Elle décrit le comportement, c'est-à-dire ce que font les personnages principaux et essaie d'en expliquer les causes et le pourquoi de ce qu'ils font. La description du comportement qui découle de l'étude psychologique n'est pas fortuite ou sans but. L'étude du comportement a comme objectif la prédiction ou le contrôle du comportement. Le comportement quant à lui relève d'un choix conscient. Ceci se justifie dans nos œuvres à travers les manifestations psychologiques des comportements de nos héroïnes.

1.4.2.1. Le bien-être matériel

Nous assistons à une sorte de recherche d'affirmation de soi. Psychologiquement, les héroïnes sont déterminées à quitter leur lieu d'origine à n'importe quel prix, pour couvrir toutes les nécessités de la vie humaine, en l'occurrence les moyens financiers pour la subsistance.

Dans *Marie-France l'orpailleuse*, le bien-être matériel est recherché par Marie-France, d'où sa détermination à ne pas retourner un jour au pays natal les poches vides. Son projet se concrétise peu à peu à travers le transfert d'argent par Money Gram à sa mère. Elle épargnera beaucoup d'argent, mais sera par la suite dépouillée par sa cousine qui l'accuse d'être égoïste. C'est la quête de ce bien matériel qui est à l'origine de ses déboires en France. Elle continue ses travaux ménagers chez sa tante en espérant trouver une issue favorable. « *J'ai quitté mon pays, pour sortir ma famille de la misère. J'ai échoué. Il ne me reste qu'une maigre énergie pour trimpler mes turpitudes dans mon pays. La souffrance est une école de sagesse* ». (Bonono, 2012, p.104)

Malgré son échec, Marie-France s'obstine à rester dans le pays de ses illusions, au péril de sa vie. Elle a tout perdu et a honte de regagner la terre natale.

Le bien matériel dans *La Fille d'Ebène* est à usage personnel. Ngondélé vend son corps au profit de l'argent. Pour être présentable et plus belle auprès de ses clients, elle

n'hésite pas à recourir à tous les expédients. Elle recherche le bien-être non pas avec l'argent qu'elle gagne en travaillant dignement, mais à travers l'argent issu du fruit de la prostitution.

1.4.2.2. Le bien-être idéologique.

Dans *La Fille d'Ebène*, le bien-être que développe Ngondélé est d'abord idéologique selon qu'on refuse son union avec son bien aimé Akoko. Dans ses illusions, elle se voit vieillir dans les bras de ce dernier. Cette représentation du futur lui procure un certain plaisir, un bonheur absolu à travers ses idées. Psychologiquement, Ngondélé qui était pourtant entre de bonnes mains au village, se fait une représentation de la ville où elle ira avec Akoko vivre leur amour sans entraves. Le simple fait de savoir qu'elle s'évadera avec ce dernier la rend heureuse. Tout ceci pour montrer comment elle se sent bien en compagnie d'Akoko. Mais, rejetée par ce dernier en ville, elle se sent affaiblie, d'où ses regrets. Elle est psychologiquement abattue quand elle se retrouve face à Akoko.

Dans *Marie-France l'orpailleuse*, Marie-France, après avoir persévéré au prix de nombreuses humiliations et insultes, noue une conversation avec sa traîtresse d'amie Anaba. Cette dernière lui conseille la voie des médiums qui sont monnaie courante en France et la solution dite adéquate pour remédier à tous les problèmes, selon les propos de cette dernière, quand tout semble noir. Elle essaye de convaincre Marie-France qui était au bord de la dépression, qu'ils ont le pouvoir de résoudre les situations les plus compliquées. En voici l'extrait du tract qu'Anaba présente à Marie-France. « *Grand célèbre médium voyant guérisseur redoutable : Karambo, voyance précise et détaillée. Excellente réputation !!!...* » (Bonono, 2012, p. 33). Anaba cherche à convaincre son amie de changer d'avis par rapport à son éventuel retour au pays natal. Pour elle, le Cameroun est un pays de misère, tandis que la France dispose de tout ce dont on a besoin pour échapper à la misère.

Le voyage influencé par des facteurs externes et internes dans les deux œuvres respectives n'était pas aussi aisé. Bien que Marie-France soit accueillie à l'aéroport par ses parents adoptifs, elle scellait à cet instant précis la liberté de ne plus choisir, mais de vivre sous le joug des autres. Ngondélé par contre, voyage sous une pluie torrentielle avec des éclairs qui déchirent le ciel. Cette pluie n'est autre qu'un signe annonciateur de la douleur, la souffrance qu'endurera cette dernière dans le lieu convoité.

CHAPITRE II

LA DÉSILLUSION DES PERSONNAGES FEMININS SUR LA TERRE D'ACCUEIL

Dans cette partie, il s'agira de présenter le logement de la terre d'accueil, les conditions de vie sur le plan économique, social, sentimental, les revenus des personnages, le regard de la société et le malaise insupportable des personnages principaux qui les amèneront à se poser des questions relatives à leurs problèmes et à réagir ou non, en fonction de l'intérêt de chaque personnage.

2.1. La découverte de la dureté de la terre d'accueil

La désillusion se trouve à l'opposé de l'illusion qui a animé les personnages au départ de leur milieu de vie naturel. Ce désenchantement se justifie par le fait que la déception est à la hauteur des espoirs et des rêves nourris au sujet de l'habitat, la sécurité, l'attrait et la satisfaction de leurs attentes.

2.1.1. L'habitat de fortune

L'habitat regroupe tout un ensemble des conditions de logement. Dès son arrivée en France, Marie-France est frappée par la promiscuité du logis de sa cousine qui est restreint. C'est ce cadre qui constituera l'une des raisons qui vont contribuer à diminuer l'idée du grand bonheur qu'avait l'héroïne avant son voyage. La chambre de cette dernière n'est autre que le salon. Elle doit par conséquent se lever très tôt avant tout le monde pour ne pas être surprise par les habitants de cette maison. Elle doit s'habituer à cette situation dégradante qui ne lui plaît pas, et doit se contenter de cela, de peur d'être dans la rue pendant son séjour chez les Duchemin. Elle a pour lit le canapé délabré au salon qui est totalement différent de son grand lit laissé au Cameroun. Cela lui permettra de découvrir le vrai visage de ce pays où elle caressait le rêve de faire fortune afin de sortir sa famille du gouffre. Contrairement à son statut de fonctionnaire avec un salaire qu'elle qualifiait de « poignée de singe », elle est réduite à faire la coiffeuse à domicile. A partir de l'atmosphère qui prévaut dans cette maison, elle comprend qu'elle a intérêt à se battre plus que jamais afin de s'en sortir. *« Il y a que je dors au salon et c'est embêtant parce qu'il faut que je sois levée avant le couple, c'est-à-dire à cinq heures. C'est très pénible. Ça me gênerait d'être surprise couchée. C'est comme un viol permanent de mon intimité »* (Bonono, 2012, p.22).

A travers cette entrée dans cette maison en général et le fait que la cuisine soit sa buanderie en particulier, « *Je range mes deux valises dans un coin de la cuisine* » (ibid.). Marie-France comprend désormais que ce pays qu'elle idéalisait et convoitait tant, afin de résoudre ses problèmes et de changer radicalement le cours de la vie de sa famille, n'était en fait qu'un pays de cocagne. Ses espoirs commencent à s'estomper.

Dans *La fille d'Ebène*, le bonheur parfait que Ngondélé entrevoyait à son départ de son village Sek pour la ville Nkolessouma, se voit réduit à néant ; une fois qu'elle s'installe dans une chambre avec son compagnon Akoko. A travers l'attitude de l'héroïne, Emmanuel AFANE ZE laisse comprendre que le logement n'est pas favorable à l'épanouissement de l'héroïne à cause de son étroitesse, par rapport à l'espace du logement dans son village. « *Ne pouvant payer un taxi, et n'étant encombrés de bagage, ils décidèrent d'aller à pied jusqu'au domicile d'Akoko. Une quarantaine de minutes après, ils étaient dans la chambre d'étudiant de celui-ci. Dès qu'elle s'assit, elle pensa à ses parents* » (Afane Ze, 2003, p.61).

La chambre où vit Ngondélé est une chambre d'étudiant dépourvue d'une ampoule électrique. Son loyer était des plus bas, raison pour laquelle le jeune Akoko allait très souvent apprendre sous les néons qui éclairent la rue, en compagnie de ses camarades. « *Ngondélé venait de passer quelques mois pénibles dans cette chambre au coin de la rue* » (Afane Ze, 2002, p.78). Il est vrai que la chambre n'est pas décrite dans son intégralité, mais la position stratégique qu'elle occupait au bord de la rue, laisse entrevoir une certaine exposition de l'héroïne à tous les dangers possibles venant de la rue. Elle restait des journées entières dans cette chambre, pendant qu'Akoko donnait des répétitions aux élèves du primaire, afin de subvenir à leurs besoins alimentaires.

Si les héroïnes sont chacune dans un logement bien précis et surtout inconfortable, c'est du fait de leurs propres fantasmes. Cela est vérifiable pour Marie-France qui quitte de son plein gré son pays le Cameroun, pour la France. Elle écrit une lettre dans laquelle elle demande à sa cousine de l'héberger pendant son séjour sur « sa terre promise ». Ngondélé quant à elle laisse son paisible village pour la ville.

La chambre dans laquelle logent Ngondélé et son compagnon Akoko n'est pas confortable pour l'héroïne, mais sans avoir le choix, elle doit se contenter d'effectuer des travaux domestiques dans la dite chambre pour tuer l'ennui et briser la glace de la solitude. Notons que le départ de Ngondélé pour la ville est également volontaire, comme celui de

Marie-France. Elle dit à cet effet « *Emmène-moi en ville, je suis à toi et tant pis pour le reste* » (Afone Ze, 2003, p.55). L'héroïne, dans ses rêves démesurés du bien-être et ses prises de décisions hâtives, n'a pas mesuré le poids de l'insécurité dans laquelle elle se trouve, bien qu'étant dans cette ville qui représente son devenir.

2.1.2. L'insécurité galopante

L'insécurité est le fait qu'un individu soit constamment exposé à un danger. Elle est également une situation pendant laquelle l'être humain est assailli par l'inconfort et se retrouve dans un état de terreur incrédule comme le dit Henry James.

L'insécurité de Marie-France part du fait qu'elle reste seule toute la journée, à la maison, pendant que sa cousine et son mari sont dans leurs lieux de service respectifs. Elle ne les voit que très tard le soir. Cette absence des personnes avec qui elle vit l'expose à des pensées négatives. Si dans la journée elle est impressionnée par les papotages de ses clientes qu'elle trouve extraordinaires, après leur départ, elle se sent seule. Le plus intéressant c'est la multiplicité de leurs origines et la diversité de leurs sujets de conversation. Elles parlent de leur pays d'origine. Le plus dur dans la maison est que Marie-France doit rester silencieuse face au harcèlement incessant de Dominique son beau-père qui, profitant de l'absence de sa femme, passe son temps à tripoter l'héroïne. Il qualifie sa femme d'objet sans valeur, vieille et grosse. L'extrait suivant nous le démontre à suffisance.

Dominique est un véritable incube. Il travaille à me mettre mal à l'aise. A cause de lui, je n'ai pas un ordinaire apaisé : il ne se lasse pas de me persécuter à l'insu de sa femme qu'il dit trouver vieille et sale. Il tente toujours de m'embrasser de force, me passe la main sur le derrière, me mordille l'oreille à la cuisine lorsque je m'y occupe le dimanche. (Bonono, 2012, p.38).

Cette situation, met Marie-France face à un dilemme inconfortable. Si elle dénonce son bourreau, elle sera simplement expulsée de la maison par sa cousine. Si elle ne le fait pas, elle suffoquera en silence. Kouakou, l'un de ses voisins et amis, devient son confident car elle étouffe dans cette demeure des Duchemin, pleine de mystères. « *Quand je n'ai pas envie de lire, je suis assez régulière chez Kouakou qui crèche dans le Blackstown de dix-huitième. La solidarité de misère fait qu'ici, Kouakou est devenu par un décret affectif, mon cousin de sang* » (ibid. p.39).

Devant ce harcèlement accentué de Dominique, Marie-France se trouve en danger permanent parce que son agresseur veut prouver à cette dernière que ses pulsions sexuelles sont légitimes. Kouakou devient alors la consolation de cette dernière qui, pour remettre ses idées en place, va de temps en temps chez lui pour élaborer une stratégie face à cette situation dégradante.

La situation d'insécurité à laquelle est confrontée Marie-France chez sa cousine ne peut trouver une solution en Kouakou, qu'elle affectionne tendrement car il est un galérien venu se chercher en France comme elle. Elle se lie d'amitié avec lui pour alléger ses peines, d'autant plus qu'elle trouve en lui un libérateur.

Dans *La fille d'Ebène*, Ngondélé est sous l'emprise de l'insécurité en raison des informations relatives à l'admission de son compagnon dans une maison étant que répétiteur de l'enfant des résidents d'une demeure dans leur quartier. L'enfant à qui il doit faire ces répétitions est en classe de 5^{ème}. Il a des lacunes en mathématiques et s'en sort en français. En effet, lorsqu'Akoko va faire les répétitions, Ngondélé s'ennuie au terme de ses travaux ménagers. Elle n'a personne avec qui discuter pendant la journée, mais le fait qu'il ramène de l'argent pour qu'elle subvienne à ses besoins la reconforte. De même, l'insécurité de Ngondélé se renforce davantage quand, après la réussite au baccalauréat d'Akoko et l'obtention de sa bourse, il envisage de quitter sa chambre pour intégrer un logement beaucoup plus confortable à la cité universitaire où malheureusement les couples ne sont pas admis. Cette exposition à l'insécurité est perceptible par l'appel qu'Akoko fait à Ngondélé lorsqu'il lui annonce qu'il doit déménager en solitaire :

Il entra chez lui, poussa un soupir et appela Ngondélé. Il lui annonça la bonne nouvelle. Ngondélé partagea le bonheur que suscite une telle information. Akoko d'ajouter : « un seul inconvénient à cela est que le logement à la cité universitaire est malheureusement obligatoire, et les couples n'y sont pas acceptés. (Afané Ze, 2003, p .68).

La particularité qui se dégage de l'insécurité que vit Ngondélé à cet instant précis est le choc émotionnel qu'elle ressent. Elle se demande dans son for intérieur comment il sera possible pour eux de continuer à se voir ou de se parler, étant donné qu'ils ne partagent plus désormais la même chambre et qu'ils sont dorénavant appelés à vivre distants l'un de l'autre. Le départ d'Akoko pour la cité universitaire l'attriste et l'afflige profondément. Bien que son compagnon lui promette de venir de temps en temps lui apporter son réconfort, elle

s'énerve et s'irrite. Elle est abattue et est en proie à des sentiments contradictoires. Elle ne comprend pas la nouvelle tournure que prennent les événements. Pour elle, il y avait quelque chose d'anormal dans ce départ qui pointe à l'horizon.

Face à cette insécurité qui plane sur les têtes des héroïnes comme une épée de Damoclès, ces dernières sont confrontées à un trouble émotionnel qui leur donne un dégoût de l'endroit convoité.

2.1.3. Le dégoût de l'endroit convoité

Le dégoût peut s'appréhender selon le dictionnaire Larousse comme une répugnance pour certains aliments. C'est également le sentiment d'aversion ou de répulsion provoqué par quelqu'un ou quelque chose. Pris sous le sens de la deuxième définition de ce terme, le dégoût semble mieux rendre compte de certains sentiments éprouvés par les deux héroïnes. Marie-France n'a plus de respect pour Dominique, le mari de sa cousine. Ce dernier est désormais pour elle un être répugnant, qui lui inspire la nausée. Rester dans leur appartement devient un supplice. Ngondélé quant à elle considère son copain comme son ennemi.

Dans *La fille d'Ebène*, Ngondélé découvre qu'elle est unie à quelqu'un qui fait passer ses intérêts personnels avant les siens. Akoko pour elle est un profiteur qui l'a laissée tomber pour d'autres filles ayant un plus grand confort intellectuel qu'elle. Pour cela, elle qui croyait trouver le bonheur dans cette union désapprouvée par sa famille, commence à se désintéresser petit à petit d'Akoko, en le refoulant et en lui posant des questions auxquelles il ne saurait répondre, d'où ses inquiétudes :

Ah, je comprends, se dit-elle, je comprends. Voici un peu plus d'un mois qu'il est dans cette faculté richement peuplée d'étudiants. Garçons et filles s'y côtoient. Y a-t-il rencontré une autre que moi ? Tout est possible. Il évite sûrement de me donner cette version qui est la plus plausible. Quant à l'obligation de tous les boursiers d'habiter la cité, je n'y crois pas. Quoi qu'il en soit, à son retour ce soir, je vais lui demander des explications. En réalité, j'ai manqué d'obtenir mon certificat d'Etudes. Intellectuellement, je ne suis rien à côté de ces jeunes filles de la faculté qui ont toutes au moins le baccalauréat. (Afane Ze, 2003 p.69).

Suite à ses spéculations, on comprend très bien qu'à travers le trouble et les interrogations de Ngondélé, nous assistons à une sorte de rejet de son ami. La flamme d'amour qu'elle avait au départ pour son amant s'effondre progressivement. Le déménagement de ce dernier

en est une preuve tangible et les inquiétudes de sa compagne montrent à suffisance que cet amour tend à disparaître.

Ngondélé n'est pas la seule responsable de la diminution de la flamme qui les a consumés il y a longtemps, depuis le village Nkolessouma. Le déménagement approche. La tension monte de plus en plus entre les deux partenaires. Les discussions deviennent de plus en plus chaudes et vaines. Akoko essaye autant que faire se peut de dissuader sa bien-aimée de revenir à de meilleurs sentiments lorsque vient enfin le jour des adieux en ces termes : « *Chère Ngondélé, depuis quelques jours, tu mijotes dans tes soupçons, la présence d'une de mes camarades de faculté à mes côtés. Erreur ! Je n'ai que toi dans ma vie. Je déménage pour l'efficacité de mes études et je ne t'abandonne pas* » (Afané Ze, 2003 pp.71-72).

En dépit de la profonde dégradation de ses relations avec son ami, Ngondélé espérait encore un éventuel retournement de la situation, mais grande est sa surprise car ni ses pleurs, ni ses lamentations n'ont rien changé à sa situation. Les bagages du nouvel étudiant sortent inexorablement de la chambre. Les joues ruisselantes de larmes, la gorge serrée, les yeux injectés de sang, Ngondélé comprend qu'elle doit désormais se battre toute seule. Cette prise de conscience se justifie à travers l'extrait suivant : « *Akoko voulut passer une caresse sur le visage de Ngondélé afin d'amortir le choc de la séparation. Ngondélé repoussa énergiquement la main de son ami ; Akoko déséquilibré alla s'adosser contre le battant de la porte grandement ouverte* » (ibid. p.72).

L'héroïne se sent meurtrie et abandonnée à elle-même. Elle souhaite même qu'ils se séparent définitivement car son âme gémit intérieurement, comme l'affirme ce passage : « *Tu privilégies tes études et tu oublies la déchirure que tu as créée entre ma famille et moi* » (ibid. p.72). Elle espérait encore le revoir, mais après un bon bout de temps, elle perdit l'espoir d'une éventuelle visite d'Akoko.

Dans *Marie-France l'orpailleuse*, l'envie de Marie-France de s'installer en France et d'en jouir pleinement de son bonheur va diminuer au fil du temps à travers l'intensification du harcèlement de son beau-père Dominique Duchemin. Ce harcèlement lui vaut différentes tortures dont elle est l'objet. Croyant éviter une autre dispute qui les avait opposés dans le passé, et qui s'est soldée par son expulsion de chez eux, celle-ci est désagréablement surprise d'apprendre que sa cousine était bel et bien l'investigatrice de ce plan machiavélique. Ce dégoût suscite en elle une peur incontrôlable ; elle doit alors contre sa

volonté, faire la cuisine, et subir les humiliations les plus déshonorantes à l'instar de l'utilisation d'une sonnette pour la faire venir.

Tu sais quel mal de chien les filles noires se donnent pour avoir ne serait-ce que le plus nul des Blancs ? Aide-moi à garder mon mari. Il n'amènera plus des poubelles ici. Je ne veux que ton bonheur, ma fille. Je dis bien « ma fille » ! Car si j'avais enfanté, j'aurais une fille plus âgée que toi. C'est à ma fille que je m'adresse maintenant. Je n'ai que toi. C'est notre mari. Tu vois comme il s'occupe bien de nous. Nous ne manquons de rien (Bonono, 2012 p.71).

Dans sa quête du bonheur en France, Marie-France, au lieu d'être en confiance dans cette maison qui pensait-elle l'aiderait à s'enrichir et à s'épanouir continuellement, se retrouve plutôt dans un environnement susceptible de l'entraîner dans un gouffre fait d'humiliations, de reniements et de compromissions.

2.1.4 L'insatisfaction

L'insatisfaction est avant tout l'état de quelqu'un qui n'est pas satisfait de ce qu'il a, de ce qu'il reçoit de l'existence. Parlant d'insatisfaction dans *Marie-France l'orpailleuse*, nous faisons allusion à l'héroïne Marie-France qui était mécontente du traitement qu'elle recevait dans cette maison d'accueil, celle des Duchemin qui s'est transformée en un laps de temps en une maison de torture. Elle se remet en question et n'est pas contente de la vie qu'elle mène. L'héroïne s'en veut énormément d'être arrivée de manière illégale en France. « *Si j'étais arrivée ici régulièrement, avec des papiers. J'aurais pu entrer dans une école du journalisme. Mes idées tournant en rond autour de la femme que je suis devenue et celle que j'aurais voulu être* » (Bonono. 2012, pp 57-58).

La situation dans laquelle se trouve Marie-France l'afflige profondément car elle se présente sans issue. Elle habite dans une sorte de prison. L'air est devenu pollué et insupportable si bien qu'un jour, Dominique saute sur l'héroïne qui était allongée sur le canapé pour abuser d'elle. Chose curieuse, Sarah était dans la chambre. Au déjeuner, Marie-France était terrifiée et a attendu en vain que la crise éclate, mais sans succès. Elle est d'autant plus déçue lors qu'elle voit que sa cousine ne s'est aperçue de rien, même la blessure présente sur le nez de son mari. En effet, Marie-France l'avait mordu au nez en signe de légitime défense. L'attention de Sarah est plutôt portée sous les yeux de sa cousine. Elle avait des cernes sous les yeux d'où la question de Sarah qui lui demande si tout va bien. Suite à la réponse de l'héroïne qui stipulait que tout va bien, Sarah fût satisfaite.

Le comportement de Sarah vis-à-vis de Marie-France montre qu'elle connaît ce qui se passe entre son mari et sa cousine. Comme une complice cachée, elle participe à la destruction progressive de l'héroïne qui veut à tout prix s'évader de ce jardin d'Eden pollué.

Dans *La fille d'Ebène*, l'insatisfaction naît du fait que l'héroïne est très surprise de la tournure que prennent les événements de sa vie amoureuse. Dans sa chambre qu'elle qualifiait de taudis, elle attendait que son prince charmant revienne de temps en temps lui rendre visite comme il le lui avait promis lorsqu'il déménageait. C'est dans un tourbillon de souvenirs que Ngondélé pensait à ses proches, plus précisément à sa mère et son père restés seuls au village. Elle restait cloîtrée, stupéfaite et abattue.

Cette fausse promesse ne manqua pas de donner quelque espoir à Ngondélé qui passa quand même la nuit à attendre son ami jusqu'à l'aube. Une semaine passa, puis deux, puis trois !!! Et par orgueil, Ngondélé se refusa à aller faire du porte à porte à la cité, à la recherche d'un étudiant dont elle n'était plus sûr des sentiments (Afane Ze, 2003, p.74).

Dans cet état d'esprit, la solitude place Ngondélé sous le prisme d'un dilemme : le marteau et l'enclume. Elle constitue entre autres un élément qui va susciter en elle l'envie de jouer la vie car c'est dans cette atmosphère délétère que tous les autres malheurs de cette dernière commenceront à se manifester. « *Ngondélé garda toute seule cette chambre qu'elle avait partagé un an avec le fils d'Evo Douma* ». (Ibid. p.74).

Dans sa recherche du bonheur en ville, l'héroïne du roman d'Emmanuel AFANE ZE, au lieu d'être heureuse et épanouie comme ils se sont promis, se retrouve plutôt seule, déprimée et abandonnée face à son propre destin. Elle devra entre autres, recommencer tout et devra prendre des initiatives pour pouvoir survivre car jusqu'ici, depuis leur arrivée en ville en passant par leur séjour dans leur chambre, l'héroïne a longtemps été dépendante de son compagnon.

2.2. Les douleurs causées par de la découverte de l'ailleurs

Les effets dévastateurs relèvent du fait que les héroïnes sont effondrées, diminuées, confrontées aux différentes difficultés qui se présentent tant sur le plan physique que moral, entraînant ainsi la prostitution, l'amertume, les regrets, la dépression, la mort...

2.2.1. L'amertume

L'amertume est perçue selon le dictionnaire Larousse comme une saveur amère, un sentiment mêlé de tristesse et de déception. L'amertume est également une mélancolie oppressante pouvant entraîner une dépression causant des complications internes telles que : le chagrin, le remord, l'angoisse...

Dans *La fille d'Ebène*, la fille de Fegue est saisie par un sentiment de tristesse, parce qu'elle doit désormais vivre seule, après avoir été abandonnée par Akoko dans une chambre au coin de la rue ; elle qui n'était pas habituée à la solitude et aux difficultés. Le romancier le démontre dans l'extrait suivant :

Ngondélé ne souffrait d'aucune douleur physique. Elle se laissait aller dans son chagrin le jour comme la nuit. Ses joues s'étaient creusées, sa toilette était négligée. Elle n'allait chez personne et ne supportait pas les visites. Les questions sur ce qui lui arrivait ne recevaient pour réponse qu'une salve de sanglots.

(Afane Ze, 2003, P. 74).

Le choc émotionnel de cette séparation la place dans une position de non-retour. Elle qui avait déjà un avenir assuré avec le fils d'Evo Douma se voit réduite au néant. N'ayant aucun diplôme à son actif, elle ne sait rien faire d'autre que le ménage. À cet instant précis, le chagrin l'envahit et elle a comme l'impression que le ciel lui tombe sur la tête. Elle ressent cette autre saveur de la vie qui a pris une tournure amère. Toute cette souffrance endurée en espérant un avenir meilleur se transforme en amertume. Le harcèlement de son bailleur vient couronner toutes ses déchéances, lorsque ce dernier lui demande de libérer la chambre à cause de nombreux mois impayés. Elle avait jusqu'ici persuadé le bailleur qu'elle s'acquitterait de cette dette, mais elle était démunie : « *La jeune fille manquait de tout. Le propriétaire de la chambre était déjà passé à plusieurs reprises exiger le paiement du loyer. Ngondélé n'avait pas un centime. Elle a dû user de beaucoup d'habileté pour obtenir chaque fois un sursis du bailleur* ». (Afane Ze, 2003, P 78).

Sa pauvreté extrême la plonge dans un vif remord si bien qu'elle explique toute son histoire au bailleur : son départ de son paisible village, l'abandon de son amant et la pauvreté extrême dans laquelle elle se trouve aujourd'hui. Elle propose un compromis au bailleur « *Si je ne peux pas payer le loyer, je vous prie d'accepter un gage. Je suis pauvre, je n'ai même pas de quoi manger. J'ai trois robes. Prenez-en deux...vous me les remettrez contre*

règlement de la totalité de la somme que je vous dois pour tous les mois passés de loyer ». (Ibid., p.78).

Dans *Marie-France l'orpailleuse*, l'amertume se perçoit par la déception de l'héroïne, suite au refus catégorique des Duchemin d'abrèger ses supplices. Elle est troublée à l'idée de savoir qu'elle vit avec un fauve dans la même maison où tout peut lui arriver. Elle aurait voulu que le problème soit perçu autrement. Parti du constat selon lequel les Duchemin veulent lui pourrir la vie, elle passe de longues heures à réfléchir profondément sur ce qu'elle doit faire :

Je suis très embêtée. J'aurais été soulagée que l'on crève l'abcès. Je réfléchis à ce que je dois faire pour révolter cet homme... Je n'irai pas jusqu'à inventer des odeurs répugnantes pour dégoûter cet homme. Si je m'oignais d'épouvantes exhalaisons, cela ne l'attirerait que plus, comme le sang attire les vampires. (Bonono, p.59).

Après avoir fait ses travaux ménagers comme d'habitude, Marie-France se plonge dans des méditations les plus inimaginables et cherche les voies et moyens pour quitter cet enfer terrestre qu'est la maison des Duchemin. Elle est transportée par un chagrin qui la déprime au point où tout ce qui concerne son entourage ne l'intéresse plus. Elle continue de faire des tresses aux clients malgré elle. L'absence de paix la plonge dans un désarroi total car elle cherche sans relâche des solutions adéquates pour remédier à cette situation. Son travail, à l'instar des tresses qu'elle effectue sur une cliente, est entrecoupé par des moments d'absence. Cette absence dans la présence ne passe pas inaperçue chez ses clientes qui déplorent le fait qu'elle n'est plus la même. Elle a changé Elle reste en retrait, muette comme une carpe, face à certains sujets abordés : « *Je suis en quête de panacées, curatifs, analgésiques, n'importe quoi, pour étouffer la douleur qui éclate dans mon crâne en feu* » (Ibid. P. 59).

Ce crâne en feu justifie à suffisance son chagrin et la détermination à sortir de cette caverne qui l'empêche de voir clair. Sa seule et unique chance est cependant de trouver un homme, pour pouvoir se marier. Elle est venue avec des livres pour meubler son temps. Malheureusement, elle n'avait plus l'esprit à la lecture. « *La dureté de la vie a tué mon goût pour la lecture* » (Bonono, 2012, P. 79).

L'amertume a généré l'angoisse dans la vie de Marie-France. Il n'y a plus rien qui puisse l'arrêter. Elle s'engage dans un chemin de non-retour.

2.2.2. Les regrets

Le regret est en général causé par la perte, l'échec ou l'absence d'une chose importante. C'est un sentiment qu'un individu intériorise et exprime face à une situation donnée.

Dans l'œuvre d'Emmanuel Afane Ze, Ngondélé a énormément des regrets. Ceux-ci sont consécutifs à son départ du village et à l'abandon de son compagnon en ville. Quand elle était au village, elle vivait en compagnie de son père, de ses frères, de sa mère et des autres femmes de son père, sans oublier les femmes de ses frères. À ce moment-là, elle rêvait de vivre une vie pleine d'amour. Malheureusement, le départ de son village, sans le consentement de ses parents, lui sera fatal.

Notons que ses regrets en ce moment-là étaient liés aux souvenirs de sa famille. « *Il est bientôt midi. Que s'est-il passé depuis ce matin à Nkolessouma, quand on nous a cherchés ?* » (Afane Ze, 2003, P. 61)

Emportée par la passion, la fille de Fegue abandonne les siens, au profit de son copain, le fils d'Evo Douma. Lorsque cette dernière apprend que son prince charmant doit la quitter pour s'installer à la cité universitaire, elle fait une dépression. Ngondélé regrette amèrement d'avoir fugué, et exprime sa déception à celui qu'elle aimait éperdument :

*J'ai déshonoré mes parents
Et toi, ébloui par le BAC
Pour ton entrée récente en FAC
Abandonne-moi dans les champs
Je ne dois te faire aucune poursuite
Ne menant qu'une vie maritale
Je ne puis t'attraper dans ta fuite
Moi, je m'accrocherai au vent
Sache qu'à ce moment d'adieux
Lancée à d'autres aventures
Dans ma course sur mille lieux
Je vaincrai mes tourments
Aucun choix ne se prête à moi
Dans ce pétrin je fais carrière
Devant quiconque je me déploie
En face de toi aucune prière
Tu as trouvé mieux au campus
Pour toi finis tous argus*

*Et pour ton séjour en faculté
Te souvenant d'une demoiselle
Rêve, cauchemar ou réalité
Tu te rappelleras Ngondélé. (Afane Ze, 2003, P. 73).*

La complainte est une sorte de lamentation perçue entre autres, comme une malédiction qu'adresse la personne affligée à une personne responsable de son affliction. Ngondélé interpelle son petit ami Akoko, qui l'a enlevée avec son consentement auprès de ses parents, pour venir l'abandonner en ville. Notons que l'héroïne émet ce discours sous l'effet d'une vive émotion partagée entre l'amour et la haine. Lorsqu'elle s'aperçoit que les bagages d'Akoko sont sortis de leur chambre, elle comprend que l'heure n'était plus aux amusements et que le départ qui était il y a quelques jours une annonce, est à cet instant précis, définitif. Même si elle pouvait encore douter d'une éventuelle séparation, convaincue qu'ils étaient unis pour la vie, la réalité se matérialise dans les adieux que lui fait son amant.

Les sanglots suivis d'une complainte émise par la fille de Fegue confirment ses regrets. Cela se vérifie à travers la douleur et les sanglots de l'héroïne.

Dans *Marie-France l'orpailleuse*, les regrets sont perceptibles à travers la profonde déception que Marie-France éprouve dès son arrivée chez les Duchemin. Malgré l'accueil favorable et son métier de coiffeuse à domicile qui lui permettait de subvenir à ses besoins, l'héroïne réalise que là où elle devra désormais passer ses nuits représente un piège plutôt qu'un endroit de repos. En effet, elle dort sur le canapé, au salon, et doit de temps en temps se réveiller pour qu'on ne la surprenne pas. Elle est devenue en quelque sorte une esclave dans sa propre maison. Ce malaise entraînant le regret est perceptible à travers l'extrait suivant :

Je n'ose penser à l'image que je peux offrir quand je dors. Je n'ai pas d'intimité. Je range mes deux valises dans un coin de la cuisine... J'ai essayé de m'accommoder autant que je pouvais de cette situation, mais c'est difficile parce que j'ai dans la mémoire ma chambre, à six mille kilomètres. (Bonono, 2012, p.22).

Notons que cette dernière est inconfortablement couchée dans cette maison à cause de la promiscuité et de l'étroitesse de la maison qui a une seule chambre que le couple occupe. L'inconfort l'amène à regretter son lit et sa chambre laissés au pays.

De même, lorsqu'elle arrive en France, elle n'est pas autorisée à se promener n'importe comment car elle n'est pas en règle, elle ne possède pas les papiers requis. Marie-France est privée de liberté et regrette énormément son pays où elle a la possibilité de se mouvoir

comme elle l'entend. Dans son pays d'origine, elle pouvait se déplacer sans qu'on ne l'interpelle or dans ce pays hôte, ce n'est pas possible voire même impensable. Ceci est perceptible à travers l'extrait suivant :

Qu'est- ce qu'il ne faut pas entendre quand on a fait le choix parfois malheureux de ne pas être sourd. Je ne pourrais jamais pleinement être heureuse en vivant cachée et je suis à la merci de n'importe qui et de n'importe quoi. Au pays, je me sentais libre et je n'avais fondamentalement peur de rien. Je me sentais chez moi (Bonono, 2012, p.7).

On assiste à la naissance d'un sentiment, la nostalgie de son pays. Cette situation la rend malheureuse au point où il est quasi impossible pour elle de jouir pleinement de son bonheur tant recherché. Au pays, elle pouvait encore sortir pour postuler pour un métier, mais en France, ce n'était pas possible à cause de son statut de sans-papiers.

Par ailleurs, dans le domaine professionnel, Marie-France laisse sa terre natale qui lui avait pourtant donné une opportunité d'emploi car elle travaillait en tant qu'agent de l'Etat et gagnait un salaire qu'elle qualifiait de « poignée de singe ». En France où elle croyait trouver mieux, elle s'est retrouvée coiffeuse. Elle regrette énormément son travail : « *Il arrive dans un sursaut d'orgueil, de ressentir la honte d'avoir enterré mon diplôme et de faire la soubrette. Tristement j'ai appris à assumer mon choix et le fait que je ne sois pas au pays m'aide* ». (Bonono 2012, p.26).

2.2.3. La dépression

La dépression est un état pathologique de souffrance marquée par un abaissement du sentiment de valeur personnelle, partant du pessimisme et par une inappétence face à la vie.

Dans *La fille d'Ebène*, après la lourde épreuve que Ngondélé traverse suite au départ de son conjoint pour la cité universitaire, le métabolisme de cette dernière change de manière inexplicable. Elle souffre de cette douloureuse épreuve qui change à jamais sa vie.

Toute seule, Ngondélé déprimait. Elle mangeait à peine. Le choc l'a rendue anorexique. De surcroît, elle avait peu de ressources pour s'assurer la survie. Ngondélé au bout d'un mois avait maigri de plus de trois kilogrammes. D'un teint plutôt devenu cendré, tel celui pâle des malades anémiés, Ngondélé avait perdu la luisance et la fraîcheur de sa peau. (Afane Ze 2003 p.74).

Cette dégradation qui va sans cesse croissante, démontre que Ngondélé est la victime de ce trouble émotionnel causé par l'abandon d'Akoko, dont elle était très amoureuse. Il représentait tout pour elle car elle l'avait placé au centre de sa vie et le simple fait qu'elle ne soit plus en compagnie de son prince charmant et ange gardien, l'expose à des dangers de toutes natures. Depuis sa fuite, elle n'a plus cherché à revoir sa mère, ses frères qui sont restés jusqu'ici inquiets. Akoko représente son compagnon en particulier et sa famille en général.

Sa dépression aura des répercussions sur son corps tout entier, pour aboutir sur son conjoint à qui l'héroïne porte préjudice pour justifier son départ inavoué. Le jour où elle l'a aperçu, sa seule présence a généré le dégoût:

Il s'approcha de la porte, il frappa de trois tocs. Ngondélé répondit. Elle s'approcha de la porte. Quand elle vit Akoko, elle s'écria de toutes ses forces : « Au secours ! Au secours ! Il est joufflu et bien portant. Il vient m'achever où sont les voisins ? Venez le chasser... » (Afane Zé, 2003 p.75)

Face à cette dépression qui était perceptible par son amaigrissement excessif, Akoko fût ému, mais cela ne servait à rien car il n'était pas le bienvenu dans la chambre de Ngondélé à cause de cette absence prolongée. Elle demeura plongée dans l'ennui à l'idée de le voir près d'elle : « *Ngondélé n'était pas entrée dans la conversation que voulait instaurer Akoko ... Ngondélé referma avec fracas la porte derrière lui* » (ibid. p.76).

Akoko, déprimé, finit par s'asseoir au bord de la rue. Une fois assis, il comprit qu'il avait fait excessivement du mal à Ngondélé en l'arrachant à ses parents, sans bénédictions. Les oppositions de la famille de sa bien-aimée face à la proposition de mariage de celui-ci, lui reviennent en esprit « *Ayok m'avait bien dit : « A ton âge, tout seul, sans tes parents, les décisions de mariage relèvent de l'aventure* ». (Afane Ze, 2013,76-77). Il retient son souffle avant de rentrer à la cité universitaire qui est désormais son nouvel habitat. Il n'a plus le courage d'une quelconque visite chez la fille de Fegue car rongé par le remord. Pendant ce temps, Ngondélé se remet progressivement de sa dépression. Dans sa chambre, Akoko passe le temps à regarder les photos de cette beauté qui jadis, était pour lui, sa seule raison de vivre. Tout a véritablement changé. Il pleure si bien qu'il en perd le sommeil cette nuit-là. La dépression atténuée, l'héroïne a envie de rentrer dans son village, car elle se sent tellement seule. Un an d'amour l'a fait longuement réfléchir à cause des interminables sursis du loyer accordé par le bailleur qui est jusque-là tolérant.

Dans *Marie-France L'orpailleuse*, chaque fois qu'elle reste seule à la maison, elle médite profondément sur son sort. Cette méditation perpétuelle va générer une dépression chez l'héroïne, qui aura un dégoût poussé pour sa demeure et passera le plus souvent de temps chez Kouakou, un garçon de son quartier au pays. Elle aurait voulu que ce dernier l'aide, mais son corps est le temple du cannabis et de l'alcool. Par conséquent, il n'a aucun vrai ami Blanc qui sortira son amie Marie-France entre les mains de ses bourreaux.

Son ami Anaba qui est également présente sous ces lieux est venu via internet et s'est livré à des pratiques peu orthodoxes. Elle conseille à son ami de suivre la voix des médiums en lui donnant les tracts afin que ses problèmes prennent fin. Marie-France ne trouve pas intéressantes, toutes les propositions de ses amis qui ont choisi des voies autres que les siennes. La seule chose qui peut l'aider est un bon mari. Ceci se Justifie à travers ce passage : « *Un mariage, de préférence avec un vieux Blanc, me sauverait la vie* » (Bonono, 2012 p.32).

A cause de Dominique, elle doit s'évader de cette maison où : « *L'immigré perd toute morale et entre dans le cercle vicieux du cynisme salvateur* » (ibid. p.32). L'anxiété que cause la dépression, l'amène à déambuler dans la rue sans une direction fixe, question de remettre ses idées en place. Cette situation la place dans un émoi constant et la mélancolie la domine à chaque instant. La réalité est bien loin d'être ce qu'elle a toujours pensé : faire fortune en France pour pouvoir sortir sa famille de la misère. Elle le ressent parce qu'elle doit constamment se cacher dans la maison des Duchemin qu'elle appelle purgatoire, pour éviter une éventuelle arrestation comme les autres sans papiers du pays hôte. De nombreuses idées lui traversent l'esprit et elle croît encore au mystère de la vie. Elle pense que tout n'est pas perdu et qu'un jour, tout rentrera dans l'ordre.

J'espère que ma vie va se secouer et qu'elle va me déshabiller de ma robe de boniche. Hélas ! Il ne se passe rien et pauvre de moi à la merci des Duchemin, je m'écrase. J'apprends à devenir une ombre furtive raseuse des murs. J'essaye de sortir de moi (Bonono, 2012, p.56).

Face à cette situation, Marie-France a perdu complètement le sommeil et regrette d'avoir abandonné son emploi au pays. Elle veut tout de même postuler là-bas pour avoir un poste mais, il faut fournir des pièces d'identifications bien précises pour pouvoir espérer avoir un emploi. Elle est terriblement confuse que tous les souvenirs d'enfance lui reviennent à l'esprit. Elle voulait être médecin, car sa grand-mère Bobo était pédiatre

traditionnel. Elle voulait également être enseignante comme sa tante, mais le salaire ne la motiverait probablement pas, au regard de ses projets. Elle se dit un instant que si elle était en règle, si elle avait tous ses papiers, elle aurait postulé pour un poste de journalisme. Malheureusement ces rêves ne sont qu'illusions compte tenu de la réalité. Elle comprend alors qu'elle s'est laissée emporter par sa maladie émotive qui ne lui a pas laissé le temps de bien réfléchir avant d'agir.

2.2.4. L'obstination

Bien qu'étant au courant des dangers qu'elle court en ville alors qu'elle est seule, Ngondélé refuse volontairement de rentrer dans son village auprès des siens et s'obstine à dissuader son bailleur qui lui propose de travailler dans un restaurant de la place.

Ngondélé était invitée chez son bailleur. Celui-ci lui proposa de faire le ménage, la lessive et la plonge dans un restaurant. Ce travail méritait un salaire supérieur au coût mensuel de trois mille francs de la petite chambre. Ngondélé avait été recrutée sur un contrat de gré à gré. (Afane Zé, 2002, p.79).

Face à cette demande, Ngondélé réagit malgré elle à cette proposition. Dans son for intérieur, elle sait que son bonheur ne saurait venir de ce travail, mais plutôt de ses atouts physiques. Grâce à ce salaire de misère, elle peut enfin se donner le luxe de s'alimenter, de s'habiller et couvrir d'autres dépenses nécessaires à son épanouissement. Depuis l'abandon de son amant, sa vie n'est plus que douleurs et lamentations: « *Ngondélé n'avait qu'une paire de sandales pour chaussures, un foulard en tissu synthétique déteint et ses trois robes dont le bailleur avait refusé d'en confisquer deux. C'est à peine qu'elle pouvait grignoter un bout de pain chez la voisine du quartier* ». (Ibid. P.79).

La pauvreté extrême dans laquelle végète Ngondélé l'amène à se cramponner davantage en ville. Cette option relève de la naïveté de l'héroïne. Car son activité, au lieu de la soulager dans le futur, contribuera plutôt à sa déperdition. En effet, elle continue de s'enfoncer, au lieu de se libérer, en faisant le choix de rentrer au village.

Dans *Marie-France l'orpailleuse*, étant donné qu'elle n'a pas de papiers conformes, l'héroïne refuse d'abandonner ce pays qui, depuis son arrivée en passant par son calvaire chez les Duchemin présage des lendemains incertains pour elle. Elle préfère vivre dans la précarité et l'angoisse :

Rentrez ? Non ! Non ! Je ne peux rentrer, je préfère mourir ici. Je reconnais que je suis en train d'échouer là où les vulgaires Awolowoss réussissent. Il faut avoir du « cran » pour réussir ici. Et ce « cran » là, je ne l'ai pas. Si je me perds...et je rentre ! La honte ! Mon retour tuerait ma mère. (Bonono, 2012, p.37).

Marie-France jure de ne pas rentrer malgré les opportunités qui se présentent à elle. Elle préfère supporter les turpitudes de la vie dans sa terre d'accueil. Elle refuse d'abdiquer, bien qu'elle soit en ballottage défavorable au sein de cet univers hostile. Par ailleurs, ravalée au rang de ménagère, elle est maltraitée et exploitée jusqu'à la dernière énergie par sa famille d'adoption. Suite à un mal entendu qui l'avait opposé à sa cousine Messina Sarah Duchemin, orchestré par Anaba, son amie d'enfance, l'héroïne est expulsée de la maison qui l'avait accueillie.

Hier soir, lorsque Sarah et Dominique Duchemin m'ont jetée dans l'ouragan, mon délire a affaibli mon instinct de protection. Au fond de moi, j'ai supplié la flotte de m'euthanasier. Puis abêtie par les gifles du vent et les cascades d'eau glacée en colère, j'ai repéré un auvent et je m'y suis réfugiée. (Bonono, 2012, p.9).

Cette expulsion présage la souffrance de Marie-France qui, à un moment précis, est présente dans cette maison depuis son arrivée. Elle lui donne l'opportunité de rentrer au pays, sa mamelle nourricière, mais elle hésite du fait de son entêtement et de son incapacité à prendre une décision salutaire.

2.3. Les déceptions rencontrées par les héroïnes sur la terre d'accueil

Après avoir découvert la dure réalité des terres d'accueil qui les ont hébergés pendant une certaine période, les héroïnes, sont confrontées aux difficultés d'ordre professionnel, social, et sentimental. Ces difficultés sans cesse croissantes vont les amener à réfléchir sur leur devenir.

2.3.1. La déconvenue professionnelle

La déconvenue professionnelle résulte du fait qu'un homme qui aspire à une profession, un métier ou toute activité qu'il voudrait exercer pour subvenir à ses besoins n'obtient pas satisfaction. Ses démarches sont vouées à l'échec malgré ses compétences avérées, d'où la déception.

Dans *la fille d'Ebène*, Ngondélé veut demeurer en ville parce qu'elle a honte de rentrer dans son village natal à cause des railleries de ses proches et des habitants

environnants. Dépourvu d'un niveau intellectuel considérable qui lui permet de postuler pour un emploi en ville, Ngondélé choisit plutôt la voie de la facilité en se prostituant. Elle travaille néanmoins comme plongeuse dans un restaurant de la place. Mais très vite, elle abandonne cette activité qu'elle trouve dévalorisante. Elle multiplie des randonnées chez ses amants qu'elle rencontre dans ses différents lieux de service. « *Agréable surprise , au fur et à mesure que Ngondélé assimilait le côté service de son boulot , elle s'aperçut que presque un client sur deux lui laissait quelques pièces au fond d'un petit plat après avoir payé la facture* » (AFane Ze, 2003, p.80) .

L'évolution de Ngondélé va sans cesse croissante. Sa popularité s'accroît grâce à sa beauté qui attire de plus en plus les clients. Après avoir épongé la dette de son loyer auprès de son bailleur, elle quitte le restaurant et se concentre beaucoup plus dans les cabarets et les boîtes de nuits. Cet engouement de la fille d'Eva pour cette activité va se développer : « *La petite expérience depuis le restaurant me laisse penser que je peux réussir auprès des hommes. Restée cloîtrée dans un restaurant toute la journée me perd du temps. Par ailleurs je n'arrive pas à récupérer mes forces après les fatigues de la veille* » (Afane Ze, 2003, p.86).

L'héroïne se sent plus que jamais libre. Elle sous-estime l'activité de serveuse du restaurant pour se rendre dans les lieux plus fréquentés afin d'avoir des grandes sommes d'argent. A cet effet, elle déménage six mois plus tard pour se retrouver dans le quartier des belles de nuit. Avec le temps, elle devient de plus en plus belle. Les regards du sexe opposé ne sont pas insensibles au charme de cette créature. Elle se déplace à tout moment pour des endroits où les hommes sont nantis : « *Les petites boîtes de nuit des premières sorties dansantes de Ngondélé ne lui convenaient plus. Ngondélé venait de découvrir dans les grands hôtels, le réseau des voyageurs internationaux aux poches pleines* » (Afane Ze, 2003, p.89).

Si sa popularité est sans cesse croissante, elle se détruit par contre, car elle associe à son activité de belle de nuit, la consommation de l'alcool et des drogues. Cette assimilation toxique, associée à une activité sexuelle non contrôlée affecte sa santé. La vedette des lucioles est atteinte par la suite d'un virus très virulent et peu connu du grand public à ce moment précis.

Dans *Marie-France l'Orpailleuse*, Marie -France demeure en France parce qu'elle veut absolument trouver un emploi. C'est pour cela que face aux différentes difficultés qu'elle rencontre, elle continue à espérer le bonheur tant rêvé, en faisant les tresses. Elle qui voulait un travail rémunérateur et décent, est réduite à faire la coiffeuse à domicile, en attendant que

sa situation se régularise. Mal lui en a pris parce qu'elle est restée statique durant tout son séjour en France. Tous les amis de sa cousine passaient par leur maison pour se faire belle. Elle coiffait les femmes de toutes les nationalités d'Afrique et d'Europe.

Je ne coiffe pas que les filles de mon pays, mes clientes se recrutent dans toute la nègrerie parisienne... Les Gabonaises sont comme ça Asta, la sénégalaise passionnée de cuisine...Ntep pleure mille malheurs indéfinissables...Adada raconte dans les détails les ficelles du métier de grue des bois parisiens. (Bonono, 2012, p.29).

En prétendant trouver du travail en France, elle verra son espoir s'envoler après son expulsion et sa situation instable. Si les héroïnes, face à leur échec professionnel, ont la nostalgie de leurs lieux d'origine, elles regrettent le temps perdu qu'elles ne peuvent plus rattraper.

2.3.2. La déconvenue sociale.

La déconvenue sociale est le fait pour une personne d'être déçue dans ses rapports avec les autres membres de la collectivité dans laquelle elle évolue.

La déception de Marie-France commence par son arrivée en France, elle arrive et doit dormir sur le canapé. Par la suite, elle est expulsée de la maison d'accueil. Elle revient supplier les Duchemin. La cohabitation n'est pas évidente car c'est difficile de vivre en compagnie des autres dans une société mal connue. Le plus choquant c'est lorsqu'elle se propose de donner de l'argent à un mendiant Blanc dans le métro. Ce dernier la considère comme une moins que rien en repoussant son don : « *Un dimanche après-midi, un mendiant Blanc dans le métro, passe en disant : « Bonjour mes dames ... quelques centimes pour une soupe chaude ... Je lui tends une pièce, il l'esquive de la main, la pièce tombe » (Bonono, 2012, p.44).*

Pour ce mendiant Blanc du métro, n'importe qui pouvait donner de l'argent, mais pas une Noire, en l'occurrence Marie-France. L'héroïne a honte de cet acte raciste au point où elle est réconfortée par un compatriote.

La déconvenue de Ngondélé intervient dans ses rapports avec son entourage lorsqu'elle contracte le VIH SIDA. En effet, suite à son amaigrissement excessif, l'héroïne est seule dans cette épreuve. Tous ses clients ont disparu d'un coup. Pourtant, quand elle était en santé, elle était adulée de tous. « *Ngondélé pouvait encore communiquer avec son entourage. Mais elle était seule. Aucun témoin ne pourra relater par la suite cette nuit mouvementée de la vedette des lucioles. La fille aux milles compagnons croupit ainsi dans la solitude ».* (Afane Ze, 2003, p.60).

La belle de nuit croupit seule au milieu de nulle part, jusqu'à ce que mort s'en suive, sous le regard impuissant de la nature et des médecins qui ne peuvent rien faire.

2.3.3. La déconvenue sentimentale

Dans *Marie-France l'orpailleuse*, l'héroïne est allée en France dans le but de trouver un emploi décent. Elle sera doublement déçue. Elle ne décrochera pas l'emploi de ses rêves, mais elle devra subir les affres d'une déception sentimentale. Après l'obtention de sa licence au Cameroun, elle travaille en tant qu'agent de l'Etat. Elle espère une insertion dans le pays d'accueil, la France. Certes, Marie-France fait la coiffure pour subvenir à ses besoins. Elle réussit à épargner un peu d'argent pour l'envoyer à sa famille, mais elle n'est pas satisfaite du train de vie qu'elle mène. Elle va de temps en temps en route pour déambuler, pour se refaire les idées. C'est là qu'elle fait la rencontre de Moïse dont elle tombe follement amoureuse. Pour Marie-France qui est amoureuse de Moïse, l'idéal serait de vivre aux côtés de cet homme pour échapper à son univers carcéral et nauséeux, par le biais du mariage : *« J'ai envie de cracher à Sarah tout ce que j'ai accumulé dans le ventre depuis mon arrivée. Mais je serre les dents. Je ne veux pas être pathétique. Je me vois dans l'obligation de demander à Moïse de m'héberger »*. (Bonono, 2012, P.84).

Malheureusement, ce désir de rester ensemble sera contrarié par la trahison de la cousine de Marie-France qui a d'abord écrit à sa mère qu'elle ne voulait pas que son mariage survive. Ensuite, elle montre à Moïse le journal intime de l'héroïne qui présentait ses vœux d'avoir un homme qui l'épouse pour que sa situation se régularise. Ce dernier ne veut plus la voir à ses côtés. Il tient à la main un papier. C'est le papier sur lequel sont inscrites les doléances, les intentions de prières de l'héroïne : *« Je me rappelle l'avoir mis dans la bible. Mon sang fait mille tours ... Ah ! Tu la reconnais ? Ainsi donc tu veux m'épouser pour les papiers ! J'espérais être aimé pour moi-même »*. (Ibid., p.90). Marie-France est délaissée, elle suffoque, abasourdie par la rupture car elle voit s'échapper l'espoir de résider en France.

Piquées par le virus de l'envol vers d'autres Cieux, il est inutile d'essayer de dissuader ces aventurières. Au moment où elles se familiarisent avec l'objet de leur quête, les héroïnes Marie-France et Ngondélé sont prises d'horreur et de dégoût par ce qu'elles ont appris ou vu. En effet, l'horreur inspirée par le harcèlement du beau-père de Marie-France à son endroit d'une part et l'abandon du petit ami de Ngondélé, Akoko, d'autre part, font comprendre à ces dernières combien l'immigration clandestine et la fugue, débouchent sur le dégoût et l'angoisse. Bien que leur conjonction soit quelque peu en harmonie avec

l'environnement et tous les bénéfices, la misère, l'isolement, le mépris sont irréversibles. Marie-France et Ngondélé désirent partir de cet abîme où règnent maladies et mépris. Elles entrevoient une autre alternative qui pourra les sortir de cet endroit infernal. Ainsi, le bonheur tant recherché perd sa valeur au moment où le roman s'achève. Cependant, cette autre quête entrevue n'est pas entamée. Bien au contraire, nous sommes face à un retour aux sources : l'une rentre au pays, plus pauvre et dépitée qu'elle ne le fût, et l'autre, dans un cercueil.

CHAPITRE III

L'IMMIGRATION OU L'EXODE RURAL PERÇU COMME UN LEURRE POUR LES PERSONNAGES FEMININS

Depuis des lustres, la littérature, définie comme l'ensemble des œuvres écrites et orales auxquelles on reconnaît une valeur esthétique, occupe une place importante dans la vie de l'homme. Ainsi, elle permet non seulement d'immortaliser les œuvres des auteurs, de les situer du point de vue du pays d'origine, de leur époque, du milieu où elles s'inscrivent, du genre auquel elles appartiennent, mais aussi, de donner la possibilité aux lecteurs de pouvoir s'instruire, au travers des œuvres lues. Elle est omniprésente dans notre quotidien, et se révèle non plus comme une histoire ou une affaire de certaines personnes, mais celle de tout un peuple. C'est en lisant qu'on se cultive davantage, qu'on aiguise son goût pour la lecture et qu'on corrige de plus en plus son vocabulaire. Bien plus, la présence des œuvres au programme ne permet aux lecteurs d'exercer une activité littéraire en plein temps pour pouvoir déceler les différents problèmes soulevés par les auteurs.

On peut dire que la notion de littérature se réfère à la production écrite ou orale réalisée dans un souci esthétique. En effet, la littérature regroupe des œuvres écrites réalisées par les moyens du langage dans la mesure où elles portent la marque des préoccupations esthétiques. Tout ceci revient à dire que la littérature est un art qui exploite toutes les ressources, toutes les potentialités du langage en étant particulièrement attentive à la valeur des mots. En tant qu'art, la littérature se rapporte à toute conception de l'homme qui renvoie au beau tout en étant utile. Elle se rapproche de la musique, la peinture, la sculpture pour produire ce qui est beau, c'est-à-dire ce qui est agréable, ce qui plaît à l'esprit, ce qui charme l'esprit par l'intermédiaire des sens. En dehors de cette première finalité, on donne à la littérature d'autres fonctions qui la caractérisent : l'instruction, le renseignement, l'autonomie. La littérature est formation dans la mesure où elle offre à l'homme un miroir critique qui lui permet de descendre dans les profondeurs de son être, de prendre conscience de ses potentialités; mais effectue aussi une catharsis des passions et par là, inspire des sentiments nobles et courageux et nous élève à la vertu. Elle est dans le même ordre d'idée construction dans la mesure où elle essaye de transformer le monde et de travailler pour la société en tant qu'une arme pour l'esprit humain, en dirigeant les masses, en prenant position dans les luttes de son temps. De même, la littérature est une interrogation portée sur le monde dans la mesure

où elle fait réfléchir, elle peut même déranger, choquer et même inquiéter la conscience. Elle est également enseignement car elle éduque par le biais de l'écriture en développant les thèmes qui sont le reflet de la vie quotidienne de tout être vivant. Dans le même ordre d'idées, elle est connaissance pour l'écrivain lui-même qui se libère de ses obsessions et peut découvrir sa personnalité, sa vision du monde, ou créer un autre monde dont il rêve.

La vision représente la manière de percevoir et de concevoir quelque chose, un point de vue. Chaque auteur, lorsqu'il produit une œuvre, a une vision qu'il voudrait partager avec les lecteurs qui peuvent à leur tour approuver en adhérant à son point de vue, ou alors en le réfutant tout simplement. Le genre narratif utilisé par nos auteurs est le roman qui est un récit plus ou moins long, fruit de l'imagination d'un récit, romancier, et dont l'une des caractéristiques majeures est d'entretenir chez le lecteur, l'illusion du réel. Dans cette optique, le romancier, au moyen de nombreux procédés et artifices, jeux littéraires, reproduit en texte une histoire vraisemblable. Le roman devient donc un univers de reflets d'ombres de la réalité, bref du lieu vraisemblable.

L'innovation chez Emmanuel AFANE ZE et Angeline Solange BONONO est d'abord l'invention des personnages comme Marie-France et Ngondélé qui, de par leur détermination et leur acharnement, brillent par leur profondeur psychologique et discursive. Ensuite, grâce au savoir-faire et par le biais de la liberté créatrice, les romanciers rompent avec la liberté créatrice qui considère l'ailleurs comme le lieu sûr et idéal pour être totalement épanoui, d'où ces figures pitoyables qui ne sont autres que Marie-France et Ngondélé, qui sont la résultante de la liberté créatrice de l'écrivain qui apparaît comme la manifestation d'un souhait ardent : celui de voir les êtres humains s'épanouir à volonté dans le bon sens et de se mettre au-devant de la scène tout en étant capable de s'affirmer, d'assumer ses propres prises de décisions face à une situation cruciale. Les romanciers, dans leurs univers, fonctionnent, aspirent secrètement à réordonner l'idéologie mondaine ou l'imagerie populaire qui, depuis des lustres considère l'ailleurs comme une issue favorable pour la libération et l'épanouissement de l'Homme.

3.1. La crise du choix des auteurs

Le narrateur, par le biais des personnages, élabore son argumentation afin de faire passer son message pour rétablir l'ordre et la discipline dans les consciences. L'analyse de la crise de choix de la narration dans ces œuvres montre la relation entre le Cameroun et la

France d'une part et le village Nkolessouma et la ville Sek d'autre part. Ces lieux évoqués passent nécessairement par l'appréhension du choix des auteurs. En effet, en acceptant de voyager ou alors de se rendre dans un univers inconnu et incertain, les héroïnes optent pour un système de valeurs qui, par son ancrage dans certains référentiels, remet dangereusement en cause non seulement leur être, mais aussi leur personnalité. Cette divergence culturelle se manifeste sur deux plans :

3.1.1. La divergence idéologique

Le problème de la divergence idéologique apparaît dans *Marie-France l'orpailleuse* et *La Fille d'Ebène*, à travers le dédoublement du parcours ou mieux, le voyage des héroïnes vers l'inconnu. A 29 ans, Marie-France, de par sa détermination et son ras le bol à supporter la misère du Cameroun, est allée en France conformément aux initiatives entreprises pour sortir sa famille de cet enfer. Sa tante maternelle Sarah Duchemin basée en France depuis des années, était la sœur de sa mère. Elle décide de l'héberger en attendant que sa situation de sans-papiers se régularise. Marie-France qui n'avait pas d'argent, devait sous le toit et l'encadrement de sa tante, commencer une nouvelle vie sous d'autres cieux.

Cette nouvelle vie s'accomplira à travers deux axes : un axe intellectuel et un axe moral. Sur le plan intellectuel, Marie-France devait user de son savoir-faire en ce qui concerne la coiffure, en faisant les tresses à domicile, pour pouvoir non seulement subvenir à ses besoins, mais également épargner de l'argent. Sur le plan moral, elle était contrainte de supporter les injustices faites à son endroit par les Duchemin et de vivre cachée car elle risque, par la moindre dénonciation, une peine d'emprisonnement.

Âgée de 19ans, Ngondélé, à la fleur de l'âge n'allait plus à l'école et s'est laissée séduire par le jeune lycéen Akoko. Déterminée plus que jamais, elle accepte de fuir avec ce dernier en laissant derrière elle chagrin et mélancolie chez ses proches en général et chez sa mère en particulier, qui avait perdu le sommeil depuis sa disparition. Elle se rend pour la première fois en ville, guidée par la pulsion amoureuse qui l'anime. Elle habite dans une chambre d'étudiant, et dépend financièrement de son compagnon.

Cependant, les héroïnes se distinguent par le cadre familial car le père de Ngondélé était un sage ayant à son actif, trois femmes et plusieurs enfants, tandis qu'en dehors de sa mère et de ses frères, le père de Marie-France n'est pas mentionné dans le roman. Comme toute personne se retrouvant dans cette situation de survie, elles devront non seulement se contenter du nouveau mode de vie, mais également accepter de vivre dans la promiscuité et

l'impudicité. L'homme en proie à la survie apprend que la quête de l'idéal est très souvent tributaire des difficultés intrinsèquement liées à l'intégration du paramètre humain et le milieu qui l'accueille. L'objectivité intellectuelle doit d'ailleurs nous amener à souligner que cette conception de l'ailleurs où l'homme est à la fois la cause et le responsable de ses actes, ne date pas seulement de la naissance d'un désir de se déplacer, immigration ou exode rural, bien au contraire, la médiocrité, voire la misère mentale, s'est toujours placée au premier rang dans la vie de l'homme non averti où il réalise pour la plupart du temps tardivement ses erreurs et s'en suivent des regrets.

Si les héroïnes aspirent à un autre milieu, ailleurs, force est de constater que cet ailleurs est opposé à la terre d'origine, ici, qui représente une gêne, un malaise pour les personnages principaux car leur âme est en exil et est par conséquent à la recherche d'un ailleurs qui se traduit par l'aspiration à un bonheur total. Cette aspiration tantôt paisible, tantôt furieuse brille d'un éclat incomparable dans les romans. Ngondélé et Marie-France s'accordent sur un point de départ d'un voyage vers un ailleurs inconnu où les charmants climats et rivages heureux y sont assimilés. Nous avons d'une part un départ qui a pour point de départ le Cameroun et pour point d'arrivée la France, et d'autre part le village pour la ville. Tout ceci relève de l'originalité des auteurs. En effet, dans le continent noir, malgré l'adoption de la culture occidentale ou des habitudes citadines, les croyances traditionnelles restent très présentes et continuent de jouer un rôle social prépondérant. Ainsi, la conception du mythe de l'ailleurs d'aujourd'hui correspond plus à une sorte de réflexion qu'à un départ sans préparation.

3.1.2. Les rapports interhumains

Les rapports interhumains résultent des relations entre les hommes et leurs multiples actions dans la société. Ces rapports constituent pour les auteurs, le second et principal point d'achoppement qui oppose d'une part la culture de l'occident à celle du territoire camerounais, et d'autre part celle du Cameroun écartelée entre la ville et le village. Il semble que l'évidence de l'observation laisse apparaître en premier lieu une différence centrée sur la notion de la famille et de sa dimension, et ensuite sur le type de relations que peuvent entretenir les membres d'une société. Dans *Marie-France l'Orpailleuse*, la société occidentale est décrite par des personnages ayant séjourné en Europe, soit pour des raisons clandestines en attendant de trouver la manne tombée du ciel, Marie-France, Anaba, Mbala..., soit pour cause d'appartenance nationale, d'ouverture ou de profession Sarah Duchemin, Moise...

.L'occident apparaît ainsi comme un milieu froid où les rapports entre les hommes sont cloisonnés tant au sens propre qu'au sens figuré. Les progrès techniques dont ils firent leur boussole d'évolution, ont entraîné les occidentaux dans un tel tourbillon que chaque individu s'est défini un espace vital exclusif dans lequel le prochain est à peine toléré. En ce qui concerne le roman intitulé *La Fille d'Ebène*, la société citadine est décrite par des personnages animés par l'instinct de survie pour subvenir à leurs besoins. Peu importe les multiples atrocités auxquelles ils font face, Ngondélé, Akoko, Sophie, Helene.... La ville apparaît comme un milieu hostile où le lien qui existe entre les hommes est basé sur l'exploitation et le soulagement des pulsions sexuelles. La dépravation des mœurs sans cesse croissante a déformé les mentalités au point où la morale a disparu et se classe désormais au second rang pour donner libre cours à l'impudicité.

Confrontées à toutes ces dérives, cette situation conduit les héroïnes dans un isolement matériel, psychologique et mental. Cependant, en partageant le même appartement avec les Duchemin et n'ayant pour seul endroit où s'épanouir le salon et la cuisine, plutôt qu'une chambre confortable et attrayante d'une part et délaissée par son petit ami dans une chambre dans l'un des quartiers les plus peuplés de la ville dont elle supportera désormais les charges au lieu d'être harmonieusement en couple comme elle l'avait tant souhaité, Marie-France et Ngondélé font le choix de se replier sur elles mêmes, face à l'abandon et au manque d'attention de leurs proches pour la sauvegarde de leurs vies.

Ce faisant, les auteurs éliminent les relations harmonieuses qui forgent et renforcent l'individu, créant ainsi les conditions d'un éloignement propice où l'individualité domine. Cette pratique sociale enracinée dans une philosophie ou une doctrine qui prône l'individualisme qui se caractérise par « le chacun pour soi » offre aux personnages féminins un environnement qui, bien que matériellement démunis, les expose et les entraînent vers la déperdition. La solidarité entre les membres de la société laissée dans les pays de départ se présente à ce moment précis comme un devoir moral et une nécessité vitale dans la mesure où les forces et les faiblesses des groupements et des individus ne se composent pas pour ainsi conférer à l'existence à la fois son harmonie et sa plénitude, mais plutôt des grincements de dents et des regrets.

3.2. La rencontre conflictuelle entre le Cameroun et la France, le village et la ville

La rencontre entre deux continents, plus particulièrement les continents Africain et Européen est décrite dans *Marie-France l'orpailleuse* à travers une narration rétrospective

entre le départ du Cameroun plein d'espoir et de rêves face à une arrivée pénible, lamentable, voire misérable de Marie-France en France. Elle arrive dans des conditions difficiles, et se met à faire des tresses pour subvenir à ses besoins :

...Quelques temps après mon arrivée, Sarah m'avait expliqué qu'il fallait que je gagne de l'argent en attendant que ma situation se régularise et que je trouve un emploi...c'est toi qui me coiffes depuis que tu es là et les gens disent que ça me va bien !...c'est ainsi que je suis devenu coiffeuse à domicile. Sans formation aucune, coiffeuse d'instinct, coiffeuse de l'esthétique de la nécessité. (Bonono, 2012, p.21).

A première vue, tout porte à croire que la vie sous cette terre tant convoitée ne sera pas du tout rose, car il faut travailler à la sueur de son front pour être totalement indépendante. Face à cette situation, Marie-France voit la réalité en face et pèse le contre poids de sa nouvelle vie et sa vie d'antan. En ce qui concerne la rencontre entre le village et la ville dans *La Fille d'Ebène*, le récit est tout aussi déplorable que celui de Marie-France. En effet, Ngondélé quitte son paisible village accompagnée de son petit ami Akoko pour la ville pleine de tumultes à travers un pénible voyage pour s'installer dans un sous-quartier au coin de la rue. Abandonnée par son conjoint et ne pouvant plus supporter les charges du loyer, Ngondélé se met à travailler, sur proposition de son bailleur dans un restaurant pour subvenir à ses besoins : « *Ngondélé était invité chez son bailleur. Celui-ci lui proposa de faire le ménage, la lessive et la plonge dans un restaurant. Ce travail méritait un salaire supérieur au coût mensuel de trois mille francs de la petite chambre. Ngondélé avait été recrutée sur un contrat de gré à gré* ». (Bonono, 2012, p.21).

Face à cet acharnement du destin, Ngondélé sait désormais qu'elle doit se battre quel que soit le prix pour espérer survivre. Ainsi, ce ne sont pas les protagonistes qui sont les témoins oculaires de cette descente aux enfers vers un ailleurs incertain. Les héroïnes sont déterminées à subir les sévices afin de changer radicalement le cours de leur vie, que ce soit dans le domaine financier ou encore sentimental. Mais comme tout habitant de leur terre d'origine, elles connaissent l'histoire et la mentalité de leur peuple qui est contraire à celle rencontrée sous d'autres cieux, non à travers l'écriture, mais à travers la mémoire insondable de leurs parents respectifs restés au terroir qui, de jours en jours s'évertuent à conserver contre l'usage du temps les valeurs morales qu'ils continueront à inculquer aux générations futures.

3.2.1. La dimension sociale

La rencontre dans les deux cas d'espèce est marquée par une confrontation particulièrement violente. En effet, Marie-France et Ngondélé subissent dans leur recherche effrénée du bonheur, des actes qui les poussent à avoir des remords. Parmi ceux-ci, nous pouvons citer la cruauté, la nostalgie, les humiliations. Cependant, elles qui étaient maîtres de leurs actions par le passé, se sont vues réduites à de simples objets de valeur.

La confrontation des idées et mentalités des gens entre ces deux territoires, Occident/Afrique, et les deux espaces géoculturels, ville/village, qui s'est donc soldée par la victoire de l'Occident sur l'Afrique d'une part et à la ville sur le village d'autre part, montre que ce qui caractérise ces lieux étrangers pour les héroïnes est l'individualisme, la froideur et « le chacun pour soi ».

Le narrateur adjoint les détails de ce combat qui se réalise dans les humiliations les plus horribles et démontre à suffisance le malaise atroce enduré par les héroïnes sur les terres d'accueil. Dès leurs arrivées, tout allait pour le mieux, elles sont fascinées par ces lieux qui représentent la solution à coût sûr de leurs différents problèmes (bannir la pauvreté, s'enrichir, subvenir aux besoins de la famille, vivre pleinement l'amour) en temps réel avec l'homme qu'on aime, loin des regards discrets. Mais persuadées de leur faiblesse d'esprit, ces milieux convoités les laissent s'intégrer pendant un temps pour laisser transparaître par la suite leurs visages en déclenchant de multiples problèmes venant de part et d'autres qui les amènent à réfléchir mûrement avant de prendre une décision. La situation difficile dans laquelle elles étaient plongées paraît plus étrange qu'au moment de la prise de conscience. Elles comprennent que la liberté et la sécurité de leurs mouvements son garanties par un éventuel retour à la terre d'origine qui, au départ, représente le mal, mais qui à cet instant précis, est le bien, c'est-à-dire le lieu le plus sûr pour un éventuel repos et recommencement.

Ces héroïnes, pour lesquelles courir au-devant de la mort en vue de défendre leurs intérêts personnels, sont à la fois une charge et un obstacle de la part de ceux qui ont contribué à leur soit disant ascension sociale, Messina Sarah, Duchemin, Akoko, ne comprennent donc pas ce qui leur arrive. Suite aux affrontements verbaux, et au passage, les humiliations de toutes natures, Marie-France, chassée une deuxième fois de chez les Duchemin et Ngondélé abandonnée par son conjoint, elles ne se doutent plus que le temps ou la témérité déterminent largement leur retour à la case départ et constituent la seule solution pour la résolution de leurs problèmes. Il importe de constater que si les causes du départ des

héroïnes sous d'autres cieux, France, ville, sont basées sur une tactique offensive et défensive, l'issue du conflit trouve bien son explication, non pas dans la couleur de la peau des hommes qui se sont confrontés, mais dans leurs histoires respectives, leurs conceptions du monde, leurs cultures. Les héroïnes, face à ce dilemme, tout en partageant leur point de vue de l'humanité universelle, s'opposent sur ce qui constitue tout à la fois l'essence et la substance de celui-ci : La place de l'homme dans la société où il évolue, celle de son esprit par rapport à ses semblables, qu'importe son appartenance, et enfin celle de l'individu de la collectivité sociale.

3.2.2. La dimension Culturelle

La victoire des étrangers sur les exilés, Marie-France et Ngondélé, aurait certainement paru moins dramatique pour les vaincus, si elle était ancrée profondément dans le strict cadre économique, à travers un travail décent et rémunérateur. Poursuivant un objectif clairement défini, les aventurières savaient pertinemment qu'elles voulaient asseoir leur hégémonie par leurs intérêts personnels ; mais elles devraient la confronter par les moyens plus rudes et sans doute plus efficaces à long terme ; d'où l'instauration d'un système d'exploitation multiforme connu sous le nom de domination, mis sur pied par les habitants des lieux admirés par les héroïnes. Au-delà de la violence physique et psychologique à laquelle ont fait face Marie-France et Ngondélé, la négation naît surtout de la négation systématique des valeurs humaines des victimes qui refusent une telle souffrance, mais hantées par la honte, ces dernières s'obstinent à persévérer. Après plusieurs hésitations, Marie-France décide de revenir à la case départ, le Cameroun, tandis que Ngondélé, après une longue résistance, rebrousse chemin vers son village natal, dans un cercueil.

Le mythe de l'ailleurs qui hante les héroïnes, avait donc pour mission ultime de déterminer et parfaire ce que la misère, la recherche d'un emploi et la quête permanente du bonheur, pour ne citer que ces buts, ont engendrés. Cet inconfort matériel et sentimental qui a propulsé les héroïnes vers les lieux inconnus s'avère aride et improductif, et met ainsi leur vie en péril car il constitue le prolongement d'un canon dont il parachève l'action. Mais il rejoint aussi ses abus en recouvrant d'un baume les plaies grandement ouvertes qu'il aura causé car après le retour de Marie-France dans son pays, « *je suis satisfaite d'avoir atteint mon objectif qui est de rentrer* ». (Bonono, 2012 p. 118). Elle est plus tranquille et remet ses idées en place pour pouvoir se relever.

Quant à Ngondélé, son âme repose en paix, même contre sa volonté, dans son village car c'est le lieu qui l'a vue naître et grandir, afin qu'elle soit une vraie femme dans la vie « *A seize heures, on procéda aux cérémonies d'inhumation. Le cercueil venait d'être déposé au fond de la tombe, lorsque le catéchiste et ancien maître de Ngondélé devenu vieux, prononça sonorisons funèbre* » (Afané Ze, 2003p. 139).

C'est à partir des questionnements suivants : « le bonheur se trouve-t-il ailleurs ? Oui ou non ? », que le récit d'Emmanuel AFANÉ ZE et d'Angeline Solange BONONO sont édifiants. Si les inquiétudes des héroïnes s'expliquent par le mépris et les humiliations rencontrés dans les terres d'accueil, le désir de la découverte, entant qu'instrument responsable de l'immigration et de l'exode rural, se justifie d'avantage par la réalité toute aussi différente que celle dont s'imaginaient les héroïnes. Cette réalité, dans sa dimension sociale et culturelle, entre en contradiction flagrante avec les valeurs africaines des héroïnes. A première vue, la conception de l'ailleurs comporte beaucoup d'avantages, mais au recoin de chaque avantage plane une menace toute aussi importante. Les héroïnes déplacées semblent toutes évaluer le problème à la mesure de l'enjeu. Aussi l'échec enduré aux endroits tant convoités, les amène à revoir les motifs de leur départ.

Déseparées, affaiblies, elles tournent en rond comme des pur-sang pris dans un incendie et pourtant, il faut prendre une décision. Malgré le désarroi qu'elles engendrent, la réponse ne pouvait plus être différée. C'est alors que se présente un choix crucial : rentrer définitivement au pays comme Marie-France, ou mourir en ville comme Ngondélé. Vu sous cet angle, on comprend que l'ici, Cameroun/ville, qui est considéré au départ comme une terre de souffrance, est désormais représenté comme l'ailleurs, la terre qui apaise et soulage les âmes en détresse.

3.3. La perception de l'ici et de l'ailleurs suivant la logique des auteurs

La logique représente ce qui est conforme aux règles de la cohérence, *du bon sens qui est la chose du monde la mieux partagée*, pour paraphraser Descartes. Chaque auteur a sa logique et perçoit le même problème de manière particulière. Ce qui n'est pas le cas des auteurs de *Marie-France l'orpailleuse* et de *La Fille d'Ebène* qui perçoivent cette entité de la même manière.

3.3.1. L'Ici, symbole de la condition des héroïnes

L'Ici sur le plan spatial représente le village de Ngondélé constitué de sa famille et le pays de Marie-France, constitué de la pauvreté extrême de sa famille. Ainsi l'Ici, village/Cameroun, représente le symbole de la condition des héroïnes, présente un monde injuste à cause de la pauvreté et du refus de la demande en mariage du jeune Akoko. Ngondélé rejette tout sur ses proches qui ne l'aident pas à épouser l'homme de ses rêves *« comment as-tu osé avoir le mépris de venir demander la main de Ngondélé, sans te faire accompagner de tes parents ? Est-ce le résultat de l'enseignement que vous recevez dans vos lycées ? Il n'est pas permis aux enfants de remuer le gâteau de maïs du fond de la marmite »*. (Afane Ze, 2003, p.46). Par ailleurs, cette société n'est qu'un échec parce que les héroïnes sont conditionnées par leur éducation. Prenons le cas de la fille d'Ebène, qui ayant échoué son certificat d'études primaire et élémentaire, effectue des travaux ménagers, sous les encouragements de sa mère en attendant un futur époux. Marie-France quant à elle, consciente de la pauvreté de sa mère, éprouve le besoin de sortir sa famille de la pauvreté, en allant dans le pays de ses rêves. Elle abandonne son travail dans l'espoir de trouver mieux ailleurs. Malheureusement, elle sera confrontée à un échec qui aura une incidence sur sa vie.

Ces romans sont révélateurs des ambitions des romanciers de l'angoisse qui les étirent quand ils constatent les rouages de l'immigration et de l'exode rural, porteurs de fléaux qui accablent la société en général et les jeunes en particulier. Grâce à l'art, ils mettent en forme cette angoisse existentielle qui constitue une manière de l'exorciser. L'écriture apparaît alors comme un remède aux décisions prises à la hâte et aux lourdes conséquences qu'inspire aux romanciers, la dégradation progressive de l'être humain. L'écriture permet d'opposer la résistance de l'intelligence à la force corrosive de la nature. L'angoisse des écrivains se caractérise par des sensations d'oppression, d'étouffement. Psychologiquement, c'est une impression d'ennui qui se dessine de la part des héroïnes Ngondélé et Marie-France. Elles sont profondément affligées d'une usure de toutes les forces physique et morales. De ce point de vue, les auteurs déplorent une déviation de l'homme réduit à n'être plus rien d'autre qu'une créature qui ne sert à rien. L'angoisse est l'expression d'un malaise existentiel avec ses manifestations explicites transportées par son cortège de phantasmes terrifiants sur le moral comme sur le physique.

Le vrai mal d'Emmanuel AFANE ZE et d'Angeline Solange BONONO est que les hommes ne se donnent pas la valeur et ne savent pas par conséquent ce qu'ils valent. Ils

veulent par l'écriture conquérir et sensibiliser l'être, ce qui passe par une épreuve d'interpellation, de description de faits présents dans la vie de l'homme dans le cadre de l'entreprise romanesque. Il y a comme une sorte d'exhortation. Vu sous deux postulats simultanés : l'une vers l'Ici et l'autre vers l'Ailleurs.

L'intitulé du premier chapitre de *La fille d'Ebène*, « paisible nature » et le fait que Marie-France travaille au Cameroun comme « agent de l'Etat » avant son départ, regroupent les avantages de rester chez soi car on y décrit avec plusieurs détails, les activités du village que les habitants pratiquent avec aisance sans se plaindre. Ceci se justifie à travers l'extrait suivant :

La première grande pluie qui venait de tomber remettait l'ensemble des populations en confiance...La chasse était l'affaire des hommes. Ceux-ci pouvaient tendre des pièges en utilisant une liane ou un câble flexible sous-tendu par un arbuste souple, mais robuste et recourbé qu'on avait préalablement planté au sol. (Afané Ze, 2003, pp 9-10).

Ou encore : « *La magnificence de mon pays m'envahit et me hante* » (Bonono, 2012, p. 07).

Ces extraits montrent à suffisance comment les habitants du village de Ngondélé vivent en harmonie avec la nature d'une part et comment Marie-France, bien qu'étant pauvre avait quand même un salaire qui lui permettait d'acheter au moins les produits de première nécessité. Psychologiquement, cette réalité présuppose l'aisance, le sentiment de paix de l'âme, l'abondance et la suffisance. Sociologiquement, cela montre l'union qui fait la force et l'entraide entre les personnes vivant ensemble, l'être accompli dans ses actions et ses pensées. Le bien-être est perceptible tant sur le plan physique que moral. Il y a une sorte de cohabitation absolue. La paisible nature et la possession d'un travail sont en partie liées avec le temps, la durée honnête, productrice. Le temps adoucit les mœurs, le temps est la réalité de la communion dans ce village et dans cette famille de Marie-France.

La Fille d'Ebène est fondée sur cette dualité de la paisible vie au village de l'héroïne et de la souffrance atroce que cette dernière endure en ville. Quant à *Marie-France l'orpailleuse*, la dualité réside au niveau de son travail au Cameroun, entant qu'agent de l'Etat et son nouveau travail en France, comme coiffeuse, sans oublier le harcèlement accru de son beau-père. Nous avons d'une part le temps favorable qui représente la vie paisible des héroïnes dans leurs lieux d'origine, Cameroun/village Nkolessouma, et le temps défavorable parsemé d'embûches, France / ville Sek. Le premier est source d'abondance, le second est par

essence, périssable. Il est marqué par la torture, les privations et les frustrations, sans oublier les affres des maladies telles que le VIH SIDA. Emmanuel AFANE ZE et Angeline Solange BONONO sensibilisent les lecteurs sur le flux porteur de bénédictions et d'aisance ainsi que les conséquences morbides et déplorables qui ponctuent les joies et les souffrances des héroïnes. L'une a connu des moments de bonheur dans son village et l'autre a même exercé un travail rémunéré à la fin de chaque mois. Toutes choses qui les mettaient à l'abri des besoins élémentaires. Mais nos héroïnes se sont laissées séduire par le miroir aux alouettes. L'une a trop souffert et est morte, l'autre est revenue à la case départ. La dualité est donc radicale. Les rires et les pleurs, la richesse et la pauvreté, le bien et le mal, la vie et la mort rythment et ponctuent le quotidien de ces deux héroïnes. C'est ainsi que se joue le drame dans *La fille d'Ebène* et dans *Marie-France l'orpailleuse*.

3.3.2. L'ailleurs, symbole de la condition humaine des héroïnes

L'ailleurs, ville Sek et la France, est perçue comme un idéal, un ailleurs abstrait que les héroïnes concrétisent par l'exemple d'une île paradisiaque, quelque chose de rare, de miraculeux, d'idyllique et de fragile. Il s'oppose à l'opaque, la lourde et longue matérialité de l'angoisse de Ngondélé et Marie-France. Nous avons ici un double postulat de l'écriture des romanciers qui mettent en jeu les héroïnes, partagées entre la soif irrépressible d'un idéal de bonheur d'une part et l'ignorance effarante des dures réalités des terres d'accueil d'autre part qui entraînent des joies éphémères, des tourments et des désillusions de toutes sortes. Le drame des auteurs se traduit donc dans le flux des convoitises, de l'insatisfaction et des malaises qui s'opposent au rêve et au mal. La joie de vivre de Ngondélé au village et le travail de Marie-France au Cameroun en tant qu'agent de l'Etat, s'oppose au mal qui se caractérise par la destruction, la déchéance en ville et en France. En effet, les romanciers, en leur qualité de médecin et d'enseignant, se sentent déshonorés par les phénomènes de la prostitution, de l'abandon de nos valeurs culturelles, des troubles émotionnels engendrés par l'ennui, le stress, l'inconscience, la consommation de la drogue et des stupéfiants, la fascination de l'ailleurs. En projetant les phantasmes, les illusions et les pérégrinations des héroïnes, les romanciers entendent sensibiliser la société en général et les jeunes en particulier, sur les risques et dangers inhérents aux aventures vers l'ailleurs. A travers les diverses expériences des héroïnes, les romanciers nous invitent à nous reconnaître, à nous déterminer et à opérer des choix lucides, pour mener à bien nos projets.

3.3.4. Rapport entre l'ici et l'ailleurs selon les auteurs

AFANE ZE et BONONO sont troublés et tiraillés à l'idée de savoir quel es hommes sont animés par le désir de quitter leur terre natale pour une terre inconnue. Ngondélé et Marie-France sont constamment écartelées par le Bien et le Mal. Elles se sentent tantôt aspirées par l'idéal, la vie en rose, la richesse, tantôt par le Mal, car Ngondélé en veut à son petit ami qui l'a abandonné en ville. Marie-France qui coiffe au lieu d'exercer un travail décent, en veut également à sa cousine et à son mari. Lorsqu'elles tombent plus bas, la honte qu'elles éprouvent engendre une réticence au point où l'une préfère mourir en ville plutôt que de revenir au village, tandis que l'autre préfère rentrer au Cameroun pour ne pas mourir dans la misère. Tout ceci contribue au rejet de la conception de l'ailleurs qui est une sorte d'échappatoire pour l'homme insatisfait, paresseux, qui veut tout avoir d'un seul coup, sans fournir d'efforts au préalable, pour échapper à l'ennui et à la misère qui stressent davantage l'homme.

3.4. La Valeur Littéraire des œuvres.

La valeur c'est ce qui est posé comme vrai, bien, beau, selon les critères personnels ou sociaux, et sert de référence, de principe moral.

3.4.1. La particularité des œuvres

Angeline Solange BONONO et Emmanuel AFANE ZE prônent dans les deux œuvres, la création d'une littérature novatrice à travers la structure de leurs romans. Il est évident que l'organisation structurale d'une œuvre est fonction de l'objectif de l'écrivain. La structure de l'œuvre de BONONO est toute aussi différente de celle d'AFANE ZE. Mais, ils ont le même objectif : celui de sensibiliser l'opinion publique en général et les jeunes en particulier, sur les méfaits de l'immigration et de l'exode rural non réfléchi, lorsqu'on est un aventurier.

Le roman *Marie-France l'orpailleuse* n'a ni préface, ni postface, encore moins une table des matières. L'ouvrage compte 58 chapitres sans titre. *La fille d'Ebène* par contre est composé de 8 chapitres ayant des titres, une préface, une postface, et une table des matières permettant aux lecteurs de percevoir la composition du roman même sans l'avoir lu et de deviner de quoi pourrait-il être question dans les chapitres. Cependant, les deux œuvres se différencient du point de vue structural, notons au passage que la structure de ces textes respecte les canons esthétiques préconisés par le roman classique : une relation chronologique

des évènements et leur évolution, une intrigue linéaire et une caractérisation des personnages. Toutefois, BONONO se démarque d'AFANE ZE parce qu'elle est partisane d'une vision plurielle du roman. Elle est contre la vision univoque, ce qui explique d'ailleurs la complexité de la trame narrative : une narration répartie en chapitres numérotés et sans titres, les lettres de la maman de Marie-France envoyées à sa fille, sans oublier l'évocation de plusieurs noms des héros des pièces lues par l'auteur à l'instar de Prométhée, Samba Diallo, Sundjiata Keita... De même, sa narration en elle-même est une narration ultérieure car le narrateur évoque les souvenirs ultérieurs de l'héroïne à l'entame de l'œuvre. La chronologie de certains évènements historiques est brisée par les phénomènes d'anachronies narratives qui font avancer ou retarder la durée du récit. Ceci explique la manifestation de la liberté de l'auteur, sa révolte contre ce phénomène qui devient de plus en plus croissant.

La particularité de l'écriture dans *La fille Ebène* est perceptible par un vocabulaire et un style simple donnant ainsi aux lecteurs une aisance et une envie particulière de lire et relire le roman. A travers le nombre de chapitres réduits, en passant par l'utilisation des mots comme « *Obaé* » « *éton* » « *Ekôké* » « *Abôé* », l'évocation des lieux comme Sek, Nkolessouma, montrent l'appartenance du romancier dans le domaine médical d'une part et son ancrage culturel dans la tradition d'autre part. Parce qu'il est médecin de formation, il veut sensibiliser les lecteurs en levant un pan de voile sur le problème de l'enracinement des jeunes de leur culture d'une part et le problème du VIH SIDA d'autre part qui est une maladie mortelle, d'une actualité croissante qui prend les proportions alarmantes. La narration en elle-même est linéaire. Le narrateur évoque le passé glorieux de Ngondélé dans sa terre natale, les difficultés rencontrées en ville, sans oublier la contamination du VIH SIDA, et son retour dans son village dans un cercueil. L'âge du personnage évolue au fur et à mesure que l'intrigue se développe. L'écrivain malgré tout demeure traversé par l'influence des prédécesseurs aussi bien que des contemporains, pour peu qu'il les a lus ou fréquentés. L'originalité d'un écrivain se conquiert par le dépassement de certaines relations d'appartenance, qui marquent sa dépendance vis-à-vis des traditions, des écoles ou des courants de pensées. Il apparaît une manifestation d'une référence très nette pour le roman qui apporte une certaine nouveauté aux romans de BONONO et AFANE ZE ; le sens du vrai c'est-à-dire une psychologie qui ramène tout à la clarté avec une démarche à suivre.

Il en ressort que les procédés techniques mis en œuvre par Angélique Solange BONONO et Emmanuel AFANE ZE dans *Marie-France l'orpailleuse* et *La Fille d'Ebène* sont une sorte de dénonciation et de sensibilisation tant sur le plan idéologique que littéraire. Ces auteurs voudraient créer des hommes dynamiques, sans complexes, qui se sentent libres chez eux. On a l'impression qu'on quitte « *d'une littérature de consommation pour une littérature de production* » (Goulet, 1975, P.23). Tout comme chaque homme devrait se sentir à l'aise chez soi.

3.4.2. La valeur significative des œuvres

L'esthétique du roman peut résider dans l'écriture ou tout au moins dans les procédés d'écriture utilisés par son auteur. Le roman, dont l'écriture est l'un des moyens privilégiés d'expression des sentiments, BONONO et AFANE ZE, à travers leurs romans *Marie-France l'orpailleuse* et *La Fille d'Ebène*, dévoilent leur pensée. Sartre parle d'une « *action par dévoilement* » (Sartre, 1948, P.28).

Angeline Solange BONONO est profondément touchée par la mort de son père qui était un homme de culture. Du fait de ce traumatisme à la fois psychologique et moral, elle décide de combler le vide par l'écriture qui est pour elle une maladie incurable. Elle écrit la poésie, le théâtre, les romans sur la condition humaine. Elle passe par le personnage de Marie-France, aidée ou maltraitée par d'autres personnages pour faire passer son message. L'héroïne dans son œuvre est tourmentée par le désir d'un bien-être.

AFANE ZE quant à lui sensibilise toutes les couches sociales. Médecin de formation, et suite aux nombreuses pertes en vie humaines rencontrées dans son service, le romancier veut conseiller, éduquer afin de toucher les consciences des uns et des autres qui, jusqu'aujourd'hui, ignorent encore qu'ils sont vulnérables. Il passe par le personnage de Ngondélé pour montrer que suite à son déplacement pour la ville, elle s'est livrée à la sexualité débridée qui s'est soldée par la mort.

Les problèmes de l'homme occupent une place de choix dans les productions des deux auteurs. Il va de soi que ces auteurs s'inspirent fondamentalement des problèmes sociaux, pour remettre en cause certaines pratiques illicites ne permettant pas à l'homme de s'épanouir, à cause des décisions prises à la hâte. Le personnage Marie-France, après avoir souffert atrocement en France, change de comportement. Elle rentre au pays où elle retrouve la sérénité. Par contre Ngondélé, suites aux déchéances rencontrées en ville, s'obstine à rester et

trouve la mort, l'amour qui la transporte en ville, la disqualifie du même coup des appétits mondains.

Marie-France, pour gagner une fois de plus l'estime de sa mère, est rentrée auprès d'elle et a consacré sa vie à la rédaction de son roman *Case départ*, qui lui ouvre les portes de l'hexagone une fois de plus, non pas comme aventurière, mais comme une femme digne, intelligente, qui veut par l'écriture partager ses joies et ses peines.

BONONO, comme pour répondre au phénomène de l'exil, qui s'oppose aux valeurs sociales, dépouillement de soi, traumatisme ..., propose le travail comme seule source du salut ; il faut faire valoir ses talents en travaillant. Marie-France vivait en France malgré elle, car sa cousine l'a privée de son activité préférée qui est la lecture. Mais de retour au pays, elle se reconstruit et écrit un roman qui révèle la peur du bonheur qui s'acquiert sans efforts, les méandres de son séjour en France, son obstination à rester dans ce lieu inconnu, bref tous les tourments rencontrés y sont évoqués.

Ngondélé quant à elle refuse de rentrer à cause de la honte car elle est partie sans le consentement de ses parents. Rentrer dans son village sans mari, sans enfants et sans travail pour elle est gênant. Elle décide de ne pas donner des nouvelles. Il en sera ainsi jusqu'à sa mort. Suite à la diffusion d'un communiqué radio, ses parents et ses frères qui étaient longtemps restés sans nouvelles de sa part, viennent récupérer ses restes pour l'inhumer dans son village ; signe de la solidarité qui existe entre frères et sœurs, qu'importent les malentendus du passé.

Le symbolisme de ces œuvres est tiré de la vie courante. Car Marie-France et Ngondélé représentent la recherche du bien matériel, du bien psychologique afin de vivre pleinement le bonheur. Etant donné que cette recherche n'est pas effective au niveau des œuvres, ces auteurs exploitent cette idée non seulement pour donner un fondement au discours des personnages, mais aussi pour structurer l'œuvre toute entière. On pourrait donc dire que ces romans constituent une critique acerbe de l'idéalisme gratuit et veulent amener les hommes à assumer leurs actes et à bien réfléchir avant d'agir.

3.5. Le réalisme des héroïnes

Le réalisme vise à peindre la nature et la vie telles qu'elles se présentent, comme elles sont, sans les embellir. C'est également une école littéraire qui apparaît en réaction contre le lyrisme et les excès d'imagination du courant romantique. C'est une tendance qui consiste à

peindre la réalité sans des aspects grossiers et vulgaires. Il est aussi une disposition à voir les choses comme elles sont et à agir en conséquence.

Selon E. GILSON, « *le réalisme part de la conscience c'est –à- dire d'un acte de l'intellect qui consiste essentiellement à saisir un objet* » (Gilson, 2007, p. 88). Quant à G. Beaulavon, le réalisme « *est le sens de la réalité par opposition au verbalisme, à l'abus des abstractions, ou encore à la chimère et à l'illusion* » (Beaulavon, 1903, p. 60). Parmi ces différentes acceptions du mot réalisme, celle qui nous convient se rapporte à la disposition des héroïnes à voir les choses telles qu'elles se présentent et à agir en conséquence.

3.5.1. Les manifestations du réalisme

Manifester c'est laisser apparaître un sentiment, ou de donner les marques d'un état d'esprit. Cette manifestation peut être un sentiment positif ou négatif. En effet, les héroïnes des deux œuvres vont prendre conscience du fait qu'elles ont pris une mauvaise décision, et commis des erreurs en partant de leurs terres nourricières pour d'autres lieux parsemés d'embûches.

L'ailleurs France / ville, qu'elles considéraient comme le paradis, est désormais perçu comme l'enfer. La case départ, Cameroun / village, qui était considéré comme l'enfer est dorénavant le paradis, car celles-ci y trouvent une certaine paix de l'âme, de retour aux sources. Le renversement de la situation est perceptible, car on ne peut être à l'aise que chez soi, qu'importe les circonstances. Cependant, les héroïnes du corpus vont exprimer le réalisme par une prise de conscience et des manifestations à travers leurs actes.

3.5.2. La prise de conscience

La prise de conscience de Marie-France dans *Marie-France l'orpailleuse* arrive de façon progressive. En effet, ses amis, à l'instar d'Anaba, qui a longtemps séjourné dans ce pays la France, où Marie-France voulait bâtir la sienne, lui propose après sa déception amoureuse la voie des médiums qui peuvent résoudre tous ses problèmes « *vous les désespérés qui cherchez la chance, le travail, les papiers, venez vite. Résultat au bout de trois jours.* » (Bonono, 2012, p.89).

Mais Marie-France tarde à mettre en exécution ces conseils d'Anaba. Dans une longue discussion qu'elles ont eu toutes les deux, Anaba est déçue par les arguments qu'avancent Marie-France pour un éventuel retour dans son pays.

J'ai quitté mon pays, pour sortir ma famille de la misère. J'ai échoué. Il ne me reste qu'une maigre énergie pour trimballer mes turpitudes dans mon pays. La souffrance est une école de sagesse. Un proverbe dit qu'il faut se protéger d'abord soi même et Dieu fera le reste. Il ne faut pas rester sous un baobab, de peur que le vent en arrivant ne souffle et que le baobab se déracine et ne te tue ». (Bonono, 2012, p.104).

L'héroïne estime qu'elle doit quitter ce pays qui ne lui est pas hospitalier comme ses amis Anaba, Kouakou. Elle veut s'échapper car après les déboires vécus et après avoir atteint le pire, elle comprend qu'elle doit absolument rentrer dans son pays pour être en paix.

Dans *La fille d'Ebène*, Ngondélé remarque que le bonheur qu'elle comptait vivre après la fugue ne s'est pas réalisé, à cause d'Akoko qui doit aménager à la cité universitaire pour le compte de ses études. Elle prend conscience et se livre à la prostitution. Mais dans cette prostitution elle éprouve de temps en temps des remords :

De temps à autre, Ngondélé rentrait dans des méditations mélancoliques, se demandant comment elle en était arrivée à la prostitution et à la drogue. Elle affichait de ne pas se soucier de ces deux vices. En réalité, elle reconnaissait avoir fait fausse route et sa vie était devenue un deuil permanent entre les reproches de sa conscience et l'entêtement de son corps. (Afané Zé, 2003, p. 91).

Mais ayant peur des railleries, elle reste cloîtrée en ville, à cause de la honte.

3.5.3. Les décisions prises

Nous considérons la manifestation dans les actes au sein du corpus, comme étant la volonté décisive des héroïnes à agir, pour mettre fin à une situation troublante dans laquelle chacune d'elles se trouve.

Dans *La fille d'Ebène*, nous pouvons noter que Ngondélé est déçue et humiliée, et par conséquent troublée du fait qu'elle n'arrive pas à trouver le bonheur tant espéré. Elle va agir pour mettre fin à cette situation de déception qui l'accable. Pour cela, elle change les clients de part et d'autres, en y associant les toxines telles les drogues :

Avec la clientèle internationale, disait Ngondélé à une de ses amies, on jouait de l'exotisme, et en même temps on est payé gros. C'est l'occasion ou jamais de vivre dans des hôtels à plusieurs étoiles, surtout quand on n'a pas pu décrocher son

certificat d'études. On peut également tomber sur un gars qui a de l'herbe ou de la poudre. (Afone Ze, 2003, p.89).

Malheureusement, Ngondélé va de déperditions en déperditions. Mieux, elle tombe de Charybde en Scylla. Bien avant que Ngondélé ne s'engage dans la prostitution, elle a entrepris de quitter cette ville pour rentrer dans son village, mais psychologiquement, elle est instable non seulement à cause des dommages de son corps dus à la précarité de son métier, mais aussi par sa santé qui n'est plus stable. Elle prend conscience, mais n'arrive pas à prendre une décision définitive d'où son agonie toute seule jusqu'à la mort.

Marie-France la jeune Camerounaise veut s'installer en France pour sortir de la misère, mais elle a connu les atrocités diverses dans ce pays. De retour au milieu des siens, elle retrouve la paix qu'elle a perdue depuis son arrivée chez les Duchemin. La paix lui est procurée non seulement par Simonie, son ami d'enfance avec qui elle a partagé ses souffrances au pays d'origine, mais aussi sa famille qu'elle revoit après un long séjour passé chez son ami de peur d'avoir les représailles de sa mère :

Simonie pleure et pleure encore, m'essuie les yeux et me mouche avec son Kaba. Nous nous tenons les mains détruites par les rudes travaux champêtres, pour elle et les produits ménagers pour moi, nous gémissons sur nos stigmates. A l'intérieur de ces quatre murs de lamentation, il n'y a plus une seule malheureuse, mais deux, et nos larmes mêlent nos misères si bien que nous ne savons plus si nous pleurons pour elle ou pour moi. (Bonono, 2012, p.125).

Son amie lui apporte le réconfort et le soulagement car elle a retrouvé la sérénité longtemps cherchée chez les Duchemins. Mais, sans succès avec les multiples accusations et le harcèlement accentué de Dominique, Marie-France l'aura dans son pays. Les sévices corporels reçus, la déception amoureuse, sans oublier les humiliations et insultes se transforment en joie. A l'opposé de ce qu'elle ressentait psychologiquement et physiquement, elle vit plutôt le bonheur car elle recommence à lire comme elle le faisait avant son départ :

Je me suis remise à acheter des livres et à lire ... Parfois je brode et parle des lieux de culture dont je n'ai vu que les murs extérieurs ; mais qu'importe. De plus, je me suis mise en tête d'écrire mon histoire et mon rêve, toujours le même : la fin de la faim. Il y a des rêves auxquels on ne peut échapper, de même qu'il y a ce devoir vital de rafistoler les rêves aplatis et de les remettre debout. (Bonono, 2012 p.157).

Après la joie des retrouvailles et le repos, Marie-France doit s'occuper de ses activités favorites et de sa famille. Pour cela, elle doit être réaliste et doit agir. C'est pour elle un moyen de justifier son rêve déchu. Elle réalise que le temps qu'elle a passé en France après l'obtention de sa licence et l'abandon de son poste, n'a été qu'une perte de temps. En cherchant cet emploi par tous les moyens, elle a inutilement risqué sa vie.

Dans notre corpus, nous pouvons constater que le réalisme est moins marqué chez Ngondélé, dans le sens de l'évolution de retour vers sa terre natale ; car elle refuse de rentrer à cause de la honte et des représailles. Marie-France, après avoir subi des sévices, manifeste un engagement de retour au pays qui devient visible, dès son arrivée dans son pays qui lui ouvre à nouveau ses portes et lui donne l'opportunité de connaître le bonheur et le succès. Par cette entreprise, elle est un bel exemple à suivre car après avoir quitté son pays où elle croupit dans la misère pour aller en France chercher un emploi, retrouve une réalité autre que ce qu'elle s'imaginait. Mais, le jour où elle prend conscience, elle préfère rentrer dans sa terre natale pour se reconstruire. Cette œuvre est donc un appel strident aux jeunes générations qui se trouvent en butte à des difficultés insurmontables dans les pays d'accueil et optent pour la fuite en avant, au lieu rebrousser chemin en cas de mésaventure.



CONCLUSION GÉNÉRALE

Parvenu au terme de notre travail où il était question d'étudier le mythe de l'ailleurs et la désillusion dans *Marie-France l'orpailleuse* et *La Fille d'Ebène*, il ressort que ce thème soulève la question de l'insatisfaction de l'Homme face aux situations auxquelles il est confronté. Ceci amène à se poser cette interrogation, celle de savoir si le bonheur se trouve réellement ailleurs et quels sont les contours de cette visée. L'hypothèse générale de recherche postulait que le bonheur se trouverait là où on réside. Peu importe les difficultés rencontrées. Il faut simplement cultiver l'effort personnel pour s'en sortir, afin de changer radicalement le cours de sa vie. Cette hypothèse répond à la préoccupation formulée au niveau du problème. En guise de solution face à l'inquiétude qui nous habite, nous avons émis des hypothèses secondaires qui ont permis de circonscrire le sujet. Pour ce faire, nous avons structuré notre analyse autour de trois hypothèses qui représentent de manière explicite les trois chapitres de notre travail.

Dans le premier chapitre intitulé : le départ comme motif de la recherche du bonheur, il était question de présenter l'être des personnages c'est-à-dire leurs âges, le milieu familial dans lequel ils évoluent, leur statut social, leurs occupations, sans oublier leurs réactions psychologiques lorsqu'elles sont en proie à des difficultés de toutes natures. Cet ennui qui se transforme en obsession à vouloir quitter le cocon familial, pour un autre lieu qu'on espère plus confortable, est douloureux. Malheureusement, cette recherche obsessionnelle d'un Eldorado se transforme en calvaire pour les héroïnes. Ainsi, bien que ces dernières soient différentes de par leurs âges, force est de constater que la stratégie adoptée pour se déplacer par chacune d'elles est tout aussi différente. L'une, poussée par la pulsion amoureuse, s'évade avec son prince charmant en pleine nuit, avec l'aide de la cousine du jeune Akoko, la nommée Ayi, sans dire au revoir à sa famille biologique, en laissant son village Sek, pour la ville Nkolessouma. L'autre, appelée Marie-France, révoltée par la misère de sa famille, est déterminée à changer le quotidien des siens. Elle quitte par conséquent son pays natal le Cameroun, pour la France, en comptant sur l'hospitalité de sa cousine Messina Sarah Duchemin, mariée à un blanc. Les deux personnages incarnent par leurs parcours, le mythe de l'ailleurs dans sa matérialisation traumatisante, voire meurtrière.

Au second chapitre consacré au désenchantement des héroïnes, nous avons noté que ces dernières, contrairement à ce qu'elles s'imaginaient, se retrouvent dans un univers particulièrement difficile, à la limite aride et inhospitalier et qui met leur existence en péril. Elles expérimentent douloureusement les rigueurs de l'ailleurs. La désillusion est totale. Elles

se sentent plus mal à l'aise et plus malheureuses qu'elles ne l'étaient auparavant dans leurs lieux d'origine. Elles sont obligées de supporter les humiliations de toutes sortes, des chantages odieux et n'hésitent pas à recourir à tous les expédients pour relever les défis du quotidien dans leurs terres d'accueil. Leur lieu de départ, l'Ici, devient, ironie du sort, le nouvel « Ailleurs », car le chez elles en paix leur manque. Marie-France est victime du harcèlement de la part de son beau-père François Duchemin. Sa tante, sous prétexte qu'elle est vieille de 80 ans, se rend complice de ce jeu en encourageant sa jeune cousine, à avoir une relation extraconjugale avec son mari, pour ne pas le perdre. Quant à Ngondélé, tout allait bien jusqu'au jour où son petit ami a obtenu une bourse pour poursuivre ses études à l'université. Ce dernier devait par conséquent vivre seul à la cité universitaire, où les couples n'étaient pas autorisés à vivre ensemble. Elle est donc abandonnée à elle-même, et se livre à des pratiques peu orthodoxes pour pouvoir survivre. Elle contractera la maladie du siècle qui est le Sida, et refusera de rentrer à sa terre natale malgré ses souffrances atroces. Notons que les héroïnes sont confrontées à des difficultés d'ordre psychologique, économique et social.

En troisième lieu, nous avons focalisé notre attention sur l'immigration ou l'exode rural qui sont des leurres pour les aventurières. En effet, au regard des multiples vicissitudes et des nombreux déboires vécus sur les différentes terres d'accueil, en passant par les humiliations subies, une prise de conscience s'impose à nos héroïnes. Marie-France, après moult tergiversations, décide de rentrer au pays pour un éventuel recommencement. Son arrivée dans l'ancien « ici » coïncide avec le retour de la sérénité et de la paix. Elle retrouve la voie du succès, à l'opposé de Ngondélé qui, bien que prenant conscience de l'hostilité de l'ailleurs vécu et de l'éventualité du bien-être au village, refuse de faire le pas du retour. Elle se cloître en ville, embrigadée par la honte et évolue inexorablement vers la déchéance complète et la mort. Par le biais de leurs héroïnes, les deux auteurs BONONO et AFANE ZE invitent la jeunesse à reconsidérer leur désir de partir, leur soif du bien-être. A travers Marie-France, l'auteure propose à la jeunesse africaine en général et camerounaise en particulier, de construire son bien-être, grâce au travail et à la mise en valeur de ses talents dans son milieu de vie. AFANE ZE, par la mort de son héroïne qui disposait des atouts physiques et d'un encadrement familial idoine pour réussir dans son milieu d'origine, présente plutôt son parcours suicidaire pour inviter la jeunesse à rejeter l'idéalisme gratuit et les actes irréfléchis. L'écriture se met ainsi au service de l'humanité par la sensibilisation et la dénonciation. De même, ces œuvres sont proches des jeunes dans la mesure où elles sont réalistes car elles abordent un problème actuel, qui est celui de l'aventure vers un endroit incertain et idéalisé

mais, qui est très souvent l'objet du désenchantement. A travers ces ouvrages, le jeune Camerounais a une vision sereine des possibilités de réussite locale dans son propre territoire. Les auteurs nous montrent à travers les fortunes diverses des héroïnes que l'on peut réussir chez soi en cultivant l'effort personnel, au lieu de se laisser bernier par les illusions de l'ailleurs.



BIBLIOGRAPHIE

- ACHO ACHOUNNA (1981) : l'étude des personnages masculins dans *l'œuvre romanesque* de Simone de Beauvoir, Mémoire de fin de première année du Doctorat du 3^{ème} cycle.
- AFANE ZE, Emmanuel (2003) : *La Fille d'Ebène*, Yaoundé-Cameroun, éditions SHERPA.
- BARTHES Roland (1954) : *Michelet par lui-même*, édition du Seuil.
- BAUDOUIIN LONLA (2005) : La folie dans la littérature Francophone de la migritude : Cas de *l'impasse* de Daniel Biyaoula, Mémoire du Di.P.E.S. II
- BEAULAVON Georges (1903) : *Du contrat social*, éditions Georges Beaulavon.
- BENNET, Arnold (1977) : *in poétique du récit* cité par Philippe Hamon, « Pour un statut sémiologique du personnage », Paris, Seuil.
- BONONO Angeline Solange (2002): *Soif Azur*, Yaoundé, éditions de la ronde.
 - (2005) : *Bouillons de vie*, Yaoundé éditions les P.U. Yaoundé.
 - (2006) : *Déesse phallona*, Yaoundé éditions Sopécam.
 - (2007) : *Le journal intime d'une épouse*, Yaoundé, éditions L'harmattan
 - (2012): *Marie-France l'orpailleuse*, Yaoundé, édition l'harmattan.
- BOURNEUF Roland et Ouellet Réal, (1972) : *L'univers du roman*, « littérature moderne », 3^{ème} éd, Paris, P.U.F.
- BRUNEL Pierre et Alii (1983) : *Qu'est-ce que la littérature Comparée ?* Paris, Armand Colin.
- DJIOGO NGUEPI (2013) : Le mythe de la transgression dans le fils –récompensé d'Anne Bragance, Mémoire de Di.P.E.S. II

- DOUOMONG YOTTA (2005) : La figuration du monstre moderne à travers les mythes d'Eros et de Thanatos dans les *Brabas* et *Mais le Fleuve tuera l'homme blanc* de Patrick Beson, Mémoire du Di.P.E.S. II.
- DUMONT Gérard- François (2001) : *Les populations du monde*, Paris, Armand Collin
- Encarta.2005
- ESQUERO Milagros (1993) : *Théorie et fiction*, Montpellier, études critiques.
- FONTANIER Pierre (1968) : *Les figures du discours*, Paris, Flammarion.
- GENETTE, Gérard, (1972) : *Figure III*, Paris, Seuil
- GILSON Etienne (2007) : *Le réalisme méthodique*, Tequi.
- HAMON PHILIPPE (1979) : *Pour un statut sémiologique du personnage*, éditions du Seuil.
 - (1972) : *Pour un statut sémiologique du personnage*, version remaniée d'un article parue sous le même titre dans la revue littéraire, Paris Larousse.
 - (1983) : *Le personnel du Roman*, Genève, librairie Droz S.A.
 - (1989) : *Le personnel du Roman*, Duculot
- KANDE BIDJA, Germaine (1991) : *l'étude des personnages dans LA-BAS* de Joris-Karl Hysman Mémoire présenté en vue d'une maîtrise de littérature
- LUKACS (1943) : *La théorie du roman*, traduit par Jean Clairevoye, Paris, Gonthier
 - (1975) : *Problèmes du réalisme*, Paris.
- MBALA ZE, Barnabé (2000) : *in patrimoine*, n°0009.
 - (2001) : *La narratologie revisitée. Entre Antée et Protée*, P.U.Y.
- MIRCEA Eliade (1963) : *Aspect du mythe*, Paris, Gallimard.
- REUTER Yves (1966) : *Introduction à l'analyse du roman*, Paris, Dunod.
- SARTRE Jean-Paul (1948) : *Qu'est-ce que la littérature ?*, Gallimard, coll. Folio/Essais
- TISSET Carole (2000) : *Analyse linguistique de la narration*, Paris, éditions Cécile Greiger.

- VALETTE Bernard (1985) : *Esthétique du roman moderne*, Paris, Nathan coll. “information-formation”, Paris, Nathan.
- Van ROSSUM-GUYON Françoise (1970) critique du roman. *Essai sur la modification* de M. Butor, Paris, Gallimard

TABLE DES MATIERES

DÉDICACE	i
REMERCIEMENTS	ii
RÉSUMÉ	iii
ABSTRACT	iii
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
CHAPITRE I : LA RECHERCHE D'UN IDÉAL PAR LES PERSONNAGES FÉMININS	14
1.1. La Typologie des personnages	14
1.1.1. Identification et qualification des personnages	15
1.1.1.1. Marie- France.....	16
1.1.1.2 Ngondélé.....	17
1.1.1.3 Messina Sarah Duchemin	18
1.1.1.4 Ayi	18
1.1.1.5 Akoko	19
1.1.1.6 Moïse	20
1.2. Les traits physiques et moraux des personnages	24
1.2.1. Le portait physique et moral des héroïnes	24
1.2.1.1. Le portait physique ou prosographie	25
1.2.1.2. Le portait moral	26
1.3. Le statut social des personnages	27
1.3.1. Le statut	28
1.3.2. Le rôle.....	29
1.4. Les facteurs de l'exode rural et de l'immigration.....	31
1.4.1. Les Facteurs Externes	31
1.4.1.1. Le cadre de vie.....	31
1.4.1.2. Le désir du changement, de la découverte	32
1.4.1.3. L'imitation	33
1.4.2. Les facteurs internes	34
1.4.2.1. Le bien-être matériel.....	34
1.4.2.2. Le bien-être idéologique.....	35

CHAPITRE II : LA DÉSILLUSION DES PERSONNAGES FEMININS SUR LA TERRE D'ACCUEIL	36
2.1. La découverte de la dureté de la terre d'accueil	36
2.1.1. L'habitat de fortune	36
2.1.2. L'insécurité galopante	38
2.1.3. Le dégoût de l'endroit convoité.....	40
2.1.4 L'insatisfaction	42
2.2. Les douleurs causées par de la découverte de l'ailleurs	43
2.2.1. L'amertume	44
2.2.2. Les regrets.....	46
2.2.3. La dépression.....	48
2.2.4. L'obstination.....	51
2.3. Les déceptions rencontrées par les héroïnes sur la terre d'accueil	52
2.3.1. La déconvenue professionnelle	52
2.3.2. La déconvenue sociale.....	54
2.3.3. La déconvenue sentimentale.....	55
CHAPITRE III : L'IMMIGRATION OU L'EXODE RURAL PERÇU COMME UN LEURRE POUR LES PERSONNAGES FEMININS	57
3.1. La crise du choix des auteurs.....	58
3.1.1. La divergence idéologique.....	59
3.1.2. Les rapports interhumains	60
3.2. La rencontre conflictuelle entre le Cameroun et la France, le village et la ville	61
3.2.1. La dimension sociale	63
3.2.2. La dimension Culturelle	64
3.3. La perception de l'ici et de l'ailleurs suivant la logique des auteurs.....	65
3.3.1. L'Ici, symbole de la condition des héroïnes	66
3.3.2. L'ailleurs, symbole de la condition humaine des héroïnes.....	68
3.3.4. Rapport entre l'ici et l'ailleurs selon les auteurs	69
3.4. La Valeur Littéraire des œuvres.	69
3.4.1. La particularité des œuvres.....	69
3.4.2. La valeur significative des œuvres.....	71
3.5. Le réalisme des héroïnes.....	72
3.5.1. Les manifestations du réalisme.....	73
3.5.2. La prise de conscience	73

3.5.3. Les décisions prises	74
CONCLUSION GÉNÉRALE	77
BIBLIOGRAPHIE	81
TABLE DES MATIERES	84